

BULLETIN

APHCQ

Association des professeurs et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

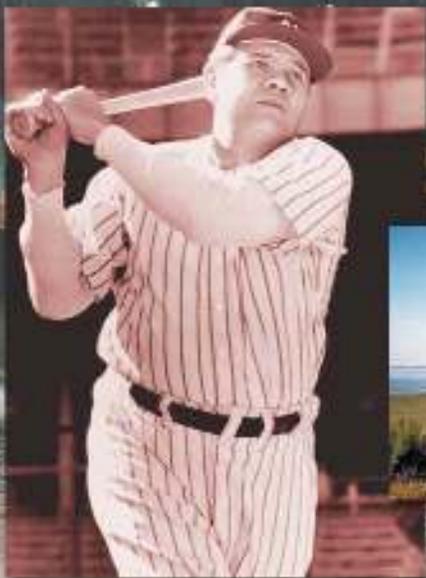
Volume 12, numéro 2
Printemps 2006

Bulletin spécial 11^e congrès de l'APHCQ

pages S1 à S8

Dossier Histoire et sports

pages 2 à 8



L'Association des professeures et professeurs d'histoire des collèges (**APHCQ**) est une association sans but lucratif incorporée en vertu de la loi sur les compagnies. L'**APHCQ** regroupe depuis 1994 les professeures et les professeurs d'histoire des collèges et des cégeps du Québec, qu'ils soient publics ou privés. On peut devenir membre associé de l'**APHCQ** même si on n'enseigne pas dans un collège.

Pour devenir membre, il suffit d'envoyer ses coordonnées (nom, adresse, institutions s'il y a lieu, téléphone, télécopieur, courriel) et un chèque de 35 \$ à l'ordre de l'**APHCQ**, à Jean-Louis Vallée, Centre d'études collégiales de Montmagny, Cégep de La Pocatière, 115, boulevard Taché Est, Montmagny (Québec) G5V 4J8; courriel: jlvallee@cec.montmagny.qc.ca

Pour rejoindre l'association, prière d'adresser toute correspondance à Jean-Louis Vallée, Centre d'études collégiales de Montmagny, Cégep de La Pocatière, 115, boulevard Taché Est, Montmagny (Québec) G5V 4J8; courriel: jlvallee@cec.montmagny.qc.ca

Adresse courriel du site de l'**APHCQ**:
aphcq@videotron.ca
Adresse électronique du site web:
<http://www.aphcq.qc.ca>

Pour faire paraître un article, envoyer la documentation à Martine Dumais, Cégep Limoilou, 8^e avenue, Québec (Québec) G1S 2P2; téléphone: (418) 647-6600, poste 6509; télécopieur: 647-6695; courriel: mdumais@climoilou.qc.ca

EXÉCUTIF 2004-2005 DE L'APHCQ:

Président: Jean-Louis Vallée
(Centre d'études collégiales de Montmagny, Cégep de La Pocatière)

Directrice, responsable du bulletin:
Martine Dumais (Cégep Limoilou)

Directrice: Julie Gravel-Richard
(Collège François-Xavier-Garneau)

Directeur: Marco Machabée
(Collège Bois-de-Boulogne)

Directeur: Bernard Olivier
(Collège Jean-de-Brébeuf)

Directeur: Gilles Laporte
(Cégep du Vieux Montréal)

Mot du président	1
Dossier : Histoire et sports	
• Leni Riefenstahl, une cinéaste allemande du vingtième siècle	2
• Maurice Richard : Un héros, un film... ..	4
• Un aperçu historique du passe-temps national des Américains. Le baseball, 1845-2005	5
Bulletin spécial, 11 ^e congrès de l'APHCQ	S1
• Mot de la directrice des études du Cégep du Vieux Montréal	S2
• Mot du président de l'APHCQ	S2
• Mot du comité organisateur	S3
• Programme des activités	S4
• Présentation des conférences	S5
• Accès au Cégep du Vieux Montréal	S8
• Accès au bar Cobalt	S8
• Fiche d'inscription	feuille volante
L'histoire passe au grand écran	
• Le bonheur est dans le pré. Terrence Malick et les amours de John Smith et Pocahontas	9
• Nouveau monde de Terrence Malick ou le mythe à l'état pur	10
Dans les classes et ailleurs	
• Grosse-Île. La station de quarantaine du port de Québec	11
• Otro mundu es posible	12

Comité de rédaction

Marie-Jeanne Carrière
(Collège Mérici)

Jean-Pierre Desbiens
(Collège François-Xavier-Garneau)

Andrée Dufour
(Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu)

Martine Dumais, coordonnatrice
(Cégep Limoilou)

Linda Frère
(Cégep Limoilou, Cégep de Sainte-Foy
et Collège François-Xavier-Garneau)

Julie Gravel-Richard
(Collège François-Xavier-Garneau)

Mario Lussier
(Cégep Lévis-Lauzon)

Bernard Olivier
(Collège Jean-de-Brébeuf)

Jean-Louis Vallée
(Centre d'études collégiales de Montmagny,
Cégep de La Pocatière)

Collaborateurs spéciaux

Caroline Aubin-Desroches
(Cégep du Vieux Montréal)

Denis Blondin
(Collège François-Xavier-Garneau)

Alice-Anne Busque
(Cégep Limoilou)

Nicolas-Hugo Chebin
(Cégep Gerald-Godin)

Luc Laliberté
(Collège François-Xavier-Garneau)

Luc Lefebvre
(Cégep du Vieux Montréal)

Bernard Lemelin
(Université Laval)

Marco Machabée
(Collège Bois-de-Boulogne)

Danielle Nepveu
(Cégep Gerald-Godin)

Bernard Olivier
(Collège Brébeuf)

BULLETIN

APHCQ

Association des professeures et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

Michael Rutherford
(Cégep Gerald-Godin)

Geneviève Tremblay
(étudiante-stagiaire,
Cégep du Vieux Montréal)

Conception et infographie

Ocelot communication

Impression

CopieXPress

Publicité

Martine Dumais
tél. 418-647-6600, poste 6509
mdumais@climoilou.qc.ca

Format des textes à être publiés.

- Fichier (MAC ou IBM PC) en Word ou Word Perfect, sauvegardé en format Word ou RTF.
- Le texte doit être saisi à double interligne, en caractères Times 12 points, à raison de 25 lignes par page, avec le moins de travail de mise en page possible.
- Une version imprimée ou un PDF correspondant à la version finale du fichier, doit obligatoirement accompagner tout texte fourni sur disquette ou par courriel.

Les auteurs sont responsables de leurs textes. Si vous avez des illustrations à proposer, faites-nous les parvenir ou faites-nous des suggestions appropriées.

ISSN 1203-6110

Dépôt légal: Bibliothèque du Québec
et Bibliothèque nationale du Canada

Prochaine publication: été 2006

Date de tombée pour les articles et les publicités: 15 juin 2006

Mot du président

C'est maintenant la fin de l'année scolaire et vont arriver bientôt les multiples activités qui y sont liées. À travers les corrections, les rapports et autres activités inhérentes aux cours, revient cette année le congrès de l'association. Après une absence d'une année, ce sera l'occasion pour nous de nous ressourcer, de discuter entre nous de nos préoccupations, de nos bons coups ou simplement de tout et de rien. Comme à tout congrès qui marque la fin du mandat de nos administrateurs, ce sera l'heure des bilans. Pour moi, ce sera un bilan d'autant plus important puisque je ne renouvellerai pas mon mandat à la présidence. Après quatre années à la tête de l'association, je crois qu'il est plus que temps de laisser la place à quelqu'un d'autre tout en continuant à être actif là où on aura besoin de moi. Permettez moi donc de faire ici, pour commencer, non pas le point sur quatre années, mais simplement celui de la dernière.

2005-2006 aura été, somme toute, une année plutôt calme au sein de l'association. Si l'APHCQ n'a vécu aucun bouleversement, aucune crise, les membres ont pu participer à de nombreuses activités. L'année a commencé avec le colloque à Québec. Pour remplacer le congrès annulé au printemps, nous avons donc organisé, à pied levé, une journée de ressourcement. Ce fut une belle réussite car nous avons réussi à rassembler autant de participantes et participants que lors des petits congrès. Débutées l'année dernière, les invitations pour assister à la projection de films à caractère historique se sont poursuivies. Nous avons pu ainsi inviter nos membres, à visionner ces films gratuitement, soit à Montréal, soit à Québec. Vous avez ainsi pu lire leur critique dans nos pages. Tradition oblige, malgré la proximité du colloque, Québec a organisé en novembre son brunch. Mais la tradition fut brisée par une certaine Dame Nature. Cette année, pas de tempête de neige pour marquer l'activité. Tout le monde a été déçu ! Cette année a aussi été pour nous l'occasion de faire migrer notre site Internet. Hébergé depuis le début par le Cégep du Vieux Montréal, que nous remercions, nous avons cru bon, pour qu'il soit plus facile de le trouver, de lui donner une adresse qui corresponde à notre dénomination. Vous pouvez maintenant le trouver à l'adresse www.aphcq.qc.ca. Ceci ne veut pas dire que notre collaboration avec notre cégep hôte est terminée. Au contraire car

nous pouvons aussi y accéder par l'ancienne adresse.

Lors de mon premier mandat, j'avais fixé comme objectif d'augmenter le membership de l'APHCQ. Le but ne semble pas atteint si on regarde où nous en sommes aujourd'hui en 2006. Mais il ne faut pas être trop négatif et surtout faire une analyse de la situation. Si on regarde ces quatre ans année par année, le constat est beaucoup plus positif. En considérant que c'est principalement le congrès qui permet de faire le plein de membres, les trois premières années furent plutôt satisfaisantes car nous avons toujours eu entre soixante-dix et cent membres. La seule vraie baisse, mais importante, s'est fait sentir cette année puisqu'on arrive à peine à atteindre la cinquantaine de membres, et la raison est simple : il n'y a pas eu de congrès. Souhaitons donc que vous serez nombreux à venir au onzième congrès.

LE CONGRÈS 2006

Comme vous pourrez le constater dans les prochaines pages, le onzième congrès de l'APHCQ sera très important. Après quinze ans de fonctionnement avec le cours d'*Initiation à l'histoire de la civilisation occidentale*, le temps est au bilan. Pendant ces années, la société a évolué, nos rapports avec l'histoire ont eux aussi changé. De nouvelles préoccupations ont fait leur place dans notre façon d'enseigner l'histoire au collégial. L'Occident n'est plus à la même place dans notre esprit qu'il l'a été auparavant. L'intérêt des apports des autres civilisations a fait son nid dans notre façon de nous voir. Les autres cultures, notre vision de nous-mêmes ont modifié nos rapports avec l'enseignement du passé. Comme pour le programme de Sciences humaines, l'ouverture au monde a pris une plus grande place. Et c'est justement cette évolution que le prochain congrès veut explorer.

Le comité organisateur de ce congrès a travaillé fort pour nous donner une programmation qui, je crois, est des plus intéressante. Déjà le choix de la thématique ne peut laisser aucun d'entre nous indifférent. Le cours d'*Initiation à l'histoire de la civilisation occidentale* reste le pivot des cours d'histoire au collégial. C'est pour cette raison que nous nous devons de regarder nos pratiques face à ce cours, que nous devons regarder ce que nous avons fait et ce que nous faisons afin de mieux nous préparer à ce qui va arriver dans les prochaines années.

VERS UN FUTUR PÉDAGOGIQUE RAPPROCHÉ

Vous en entendrez parler lors du congrès, nous nous en reparlerons dans les prochains bulletins. Il y a du changement dans l'air et il faut s'y préparer dès aujourd'hui. Premier changement d'importance, dans quelques années, les cohortes qui s'inscriront en Sciences humaines au collégial auront un bagage d'histoire très différent. La réforme qui se met en place au secondaire se précise de plus en plus. Nous savions déjà que l'histoire serait plus importante au secondaire. Il y a deux ans, nous pouvions avoir une vue assez précise du programme d'histoire de la première et de la deuxième année du secondaire. L'an dernier, se précisait ce que serait le programme de la troisième et de la quatrième année. L'histoire avait une place plus qu'importante dans l'univers social. Du même coup, on nous annonçait que le cours prévu d'histoire de cinquième année du secondaire serait remplacé par un cours d'économie. Maintenant, il est possible de nuancer puisqu'il semble que le cours, s'il aura une nette prédominance économique, aura aussi une forte tendance historique. Les jeunes qui entreront alors au collégial auront donc une base historique beaucoup plus importante qu'actuellement. Et il nous faudra être prêts à les accueillir. Cela veut donc dire que notre adaptation devra déjà être faite.

De l'autre côté, vis-à-vis des universités, les choses semblent aussi évoluer. Des rapprochements semblent se faire au niveau des programmes universitaires et celui des Sciences humaines. L'Université Laval va encore plus loin dans ses pourparlers et regarde avec certains cégeps ce qui est possible comme arrimage entre nous et certains de ses programmes des Sciences humaines ou sociales. Et le programme d'histoire fait partie des départements avec qui des pourparlers sont amorcés. Un essai d'arrimage est en voie de discussion et devrait aboutir à une plus grande consultation à la mi-octobre. C'est donc dire que là encore notre capacité d'adaptation sera sollicitée.

REMERCIEMENTS

J'aimerais profiter de cette dernière chronique pour faire aussi mes remerciements. Ces années à la tête de notre association furent pour moi quatre années de travail intense, mais aussi de satisfactions. J'ai



travaillé avec des individus extraordinaires qui ont donné leur temps pour nos membres sans compter les heures. J'ai aussi travaillé avec des membres, des personnes qui sont professeur d'histoire au collégial, ou qui voudraient l'être, des éditeurs qui croient en l'APHCQ comme lieu de discussion sur l'enseignement de l'histoire au collégial, avec des individus qui côtoient autrement l'enseignement collégial de l'histoire. À chaque activité qui était entreprise, la réponse fut enthousiaste, ce qui nous encourageait à continuer. En fait, c'est grâce à vous tous que l'APHCQ est ce qu'elle est aujourd'hui. Et je vous en remercie.

Pendant ces nombreuses années, la composition de l'exécutif a aussi changé. Et il y a aussi des collaborateurs et des collaboratrices pour des dossiers spéciaux : organisation des congrès et colloque, écriture d'un mémoire sur notre vision de l'avenir des cégeps, organisation d'activités spéciales. Ces personnes, vous les connaissez et elles sont nombreuses. Je ne crois pas avoir à les nommer ici, mais je crois qu'il est nécessaire que je leur exprime publique-

ment ma gratitude pour tout ce qu'ils ont fait. Travailler avec elles et avec eux fut très agréable, fructueux et instructif. J'ai appris à les connaître et à les apprécier, et j'aurais de la difficulté à ne plus avoir de contacts avec eux. Et c'est avec plaisir que je les reverrai, du moins je l'espère, dans les prochains congrès et activités qui seront organisés. Sans vous nommer, j'espère que chacun se reconnaît et que chacun et chacune perçoit l'estime que j'ai pour eux.

◆ ◆ ◆
**Je vous réitère mes remerciements
sincères pour ces merveilleuses années
que vous m'avez permis de vivre
à la tête de l'APHCQ.**
◆ ◆ ◆

Je voudrais terminer ici avec un merci spécial aux collaboratrices et collaborateurs de ce numéro du *Bulletin de l'APHCQ*. Pour commencer, il y a celles et ceux qui ont contribué à l'organisation du congrès et qui nous ont produit ce supplément sur le congrès. Tous les renseignements qui y

sont, ainsi que tout ce qui concerne l'assemblée générale (convocation, ordre du jour, procès verbal de l'assemblée de septembre, description des postes, amendement aux règlements généraux, rapports budgétaire et d'activités) pourront être consultés aussi sur le site Internet de l'APHCQ. Mais ce numéro, c'est aussi différents articles écrits par des membres et des collaborateurs spéciaux à travers des thématiques qui sont, nous le croyons du moins, d'actualité : sport, cinéma, actualité, dossiers spéciaux, etc. Bref, vous y trouverez des articles d'intérêt et qui démontrent une continuité dans l'écriture de cet outil de communication de première importance qu'est notre bulletin. Je vous souhaite donc une bonne lecture et vous réitère mes remerciements sincères pour ces merveilleuses années que vous m'avez permis de vivre à la tête de l'APHCQ.

J.-Louis Vallée
Président

Leni Riefenstahl une cinéaste allemande du vingtième siècle

Leni Riefenstahl est une femme extraordinaire si nous entendons par là « hors du commun », et nul ne saurait nier son immense talent et sa grande vitalité, sans être taxé d'user de mauvaise foi.

À cet effet, nous osons espérer que l'immense opprobre qui entoure la cinéaste prend la mesure de son talent, ce qui expliquerait, du moins en partie, pourquoi Veit Harlan, le réalisateur de *Le Juif Süß*, a été, quant à lui, si vite oublié. Car, en vérité, on peut se demander pourquoi, toujours, Leni Riefenstahl soulève autant de boucliers dénonciateurs quand, depuis belle lurette, nous n'entendons plus parler de Harlan et de son fameux film antisémite. Il est vrai qu'on doit à Leni Riefenstahl *Le Triomphe de la volonté* et *Olympia*, deux films commandés par le parti nazi et pour lesquels elle déploiera des trésors d'intelligence cinématographique. Ces deux réalisations, on le sait, deviendront les crimes – plus tard on citera aussi les Tziganes de *Tiefland* qu'elle aurait recrutés dans des camps de

concentration, le temps de les capturer sur sa pellicule, pour les y faire reconduire ensuite – créés par la réalisatrice pour la plus grande gloire du parti nazi. Et, certes, ces deux films réussiront à donner au monde entier l'image d'une Allemagne unie sous la main bénissante du Führer, d'une Allemagne où il fait bon vivre puisque tout y est si ajusté, symétrique, ordonné et uniformisé qu'en comparaison, même les apparats de l'égalité soviétique semblaient se soumettre à des aléas caduques et d'un autre ordre. Leni Riefenstahl avait accompli là un coup de maître qui dépassait la chose politique en l'encadrant artistiquement. Sa réussite était telle qu'on aimait regarder ces documentaires dont les sujets, à prime abord, n'étaient pas parmi les plus convaincants : d'une part, le congrès du parti nazi ; d'autre part, les Jeux Olympiques. Cependant, il n'y a qu'à voir les athlètes plongeurs d'*Olympia* s'envoler tels de grands oiseaux, après qu'on eût monté le film à l'envers, pour se convaincre qu'il y a là bien plus que des compétitions, que

tout un art se crée qui veut nous faire admirer les corps athlétiques aspirant à sortir d'eux-mêmes pour se projeter vers l'infini. De la même manière, le ballet qui se joue en Grèce antique et dont les danseurs se transforment très tôt en athlètes olympiques, assure, dès l'ouverture du film, qu'une grande place sera faite à l'esthétisme.

Et toute cette harmonie est plus que valable pour le cinéophile. Mais, en même temps, c'est le bât qui blesse la créativité de Riefenstahl car, en donnant une telle grâce à ces films, c'est l'idéologie nazie qu'elle magnifie : la primauté d'un corps parfait, aryen, qui l'emporte sur l'intellectualisme très vite associé par l'intellectualisme nazie, à une quelconque « dépravation sémite ». D'ailleurs, le film en entier, dans ses deux parties, se déroulera comme une grande ronde sur l'Olympe du Berlin de 1936, rappelant ainsi qu'il existe entre les Allemands et les anciens Hellènes, une filiation que se plaisait à évoquer, notamment, Nietzsche. Seulement, à l'exemple de Riefenstahl, rappelons, pour sa défense, qu'elle



n'a pas hésité à montrer le coureur noir, Jesse Owens, lors des nombreuses épreuves qu'il a remportées et ce, bien qu'Hitler souhaitait ardemment qu'on ne présentât pas les participants de « race inférieure ». Toutefois, est-il vraiment besoin de le rappeler quand nous savons pertinemment qu'ensuite, Riefenstahl a passé des années à filmer les Noubas ? Ce qui, ironiquement, lui a valu les critiques de Susan Sonntag qui voyaient dans ces documentaires, l'appréciation obsessionnelle – et sans doute nazie – de Leni Riefenstahl pour les beaux corps. Pourtant, cette fois, ils n'étaient pas aryens...

Le film [...] se déroulera comme une grande ronde sur l'Olympe du Berlin de 1936, rappelant ainsi qu'il existe entre les Allemands et les anciens Hellènes, une filiation [...]

Néanmoins, il faut bien l'avouer, la technique qu'elle utilisera dans *Le triomphe de la volonté* est à ce point rodée qu'on ne saurait la croire lorsqu'elle affirme, près de cinquante ans plus tard, qu'elle n'avait rien à voir avec le parti nazi et que si pour une deuxième fois consécutive, elle a accepté de filmer le Congrès du Parti – après avoir tourné un premier film sur celui de 1933, dont elle n'était pas satisfaite – c'était à la suite de négociations avec Hitler qui se concluaient par le fait qu'elle n'aurait plus à accepter de commandes dans le futur. Toujours est-il que *Le triomphe de la volonté* déroule sur les bobines de Riefenstahl les dogmes de la théologie nazie : éloge de la divinité d'Hitler ; éloge du travail de la terre ; éloge fait aux morts de la Première Grande Guerre et, évidemment, éloge de l'aryanité que les multiples gros plans sur les visages des soldats alignés viennent souligner. Elle aura beau dire après la guerre et pour sa défense, qu'elle se contentait de réaliser le meilleur film qui soit, il n'en demeure pas moins que sa façon de faire façonne le regard du spectateur, de sorte qu'il en ressort subjugué devant tant de grandeur ordonnée. Car, comme pour *Olympia*, le Congrès du Parti devient dans les mains de la cinéaste et monteuse, Leni Riefenstahl, une fresque lyrique aux accents dramatiques de la renaissance allemande, victime du conflit 1914-1918. Le titre correspond d'ailleurs à cette idée de renaissance liée à la volonté qui triomphe de tout, même de cette défaite accablante. Et qui préside à

cette grande destinée ? Hitler, le sauveur de l'Allemagne qui daigne descendre du ciel pour venir retrouver ses ouailles réunies pour lui rendre hommage à Nuremberg. À cet effet, il serait juste de dire que Riefenstahl a contribué plus que quiconque, à déifier la figure de Hitler de sorte qu'il apparaît aux yeux de l'Histoire comme seul responsable de l'édification et de la débâcle nazie.

C'est dans cette optique que le film, au départ, nous montre les nuages traversés par l'avion du Führer, nous donnant ainsi à l'imaginer tel Apollon sur son char. Déjà, on voulait impressionner et les gens sur place et les spectateurs du film, par ce contact aérien et nouveau dont Hitler avait saisi toutes les qualités, depuis la rapidité jusqu'au sensationnalisme qu'il donnerait à ses apparitions en public. Et c'est ce que vient accentuer Riefenstahl lorsqu'elle débute en nous présentant les nuages percés des quelques rayons lumineux du soleil, puis l'avion, et ensuite, les insignes nazis déployés sur Nuremberg, en attendant le maître. La table est dressée, montée, étalée sous la caméra de Riefenstahl. Il n'y a plus qu'à attendre que le menu défile en rangées de soldats extasiés, en femmes pâmées, en enfants rieurs, en dignitaires exaltés, pour que nous soyions convaincus que tant de qualificatifs ne sont dus qu'à un être exceptionnel, celui vers qui tous les regards convergent : Hitler.

À ce propos, Paul Warren, dans son livre *Le secret du star system américain : une stratégie du regard*, démontrera que les plans enthousiastes qui cernent ceux du Führer, sont en fait, « les *reaction shots* de la foule spectatrice à laquelle s'identifie le spectateur du film », sans doute malheureux de n'avoir pu assister à ce grand déploiement.

Quant à nous, nous insisterons plutôt sur la maîtrise du médium par Leni Riefenstahl, maîtrise tellement efficace qu'elle concrétise cinématographiquement la théorie du psychologue Gustave LeBon, qui a trait à la manipulation des foules. À ce propos, ce dernier, à la fin du dix-neuvième siècle, dans son livre *Psychologie des foules*, avait émis les postulats suivants. Tout d'abord, présenter à la foule une série d'affirmations qui ne laisseraient place à aucune réfutation. Ensuite, il fallait lui répéter ces affirmations de plusieurs façons afin de ne pas lasser la foule. Enfin, tout naturellement, la contagion s'amorcerait.

Suivant cette idée, on pourrait titrer *Le Triomphe de la Volonté* de variations sur un même thème tant est vrai qu'y apparaissent toujours les mêmes affirmations : « Hitler est

un être supérieur, nous sommes chanceux de l'avoir pour dirigeant, lui qui a fait revivre l'Allemagne, qui l'a érigé au nombre des super puissances »... que l'on s'empresse de déployer sous les yeux du spectateur : horde de SS, de SA, de chars d'assaut, de jeunes hitlériennes, etc. Tout ça entrecoupé par les plans d'Hitler dans sa voiture, sur son podium, toujours pris sous différents angles épuisant l'échelle des plans, de sorte que la répétition semble différente. Et, ça fonctionne : le spectateur a beau se faire claironner aux oreilles à peu près toujours les mêmes sornettes, avoir l'impression d'être à la foire des fournitures militaires, il n'en demeure pas moins qu'il regarde, d'abord intrigué, puis fasciné par le fascisme fait film.

Tout cela, le pire dans le contenu, comme le meilleur dans la forme, c'est Leni Riefenstahl. Mais, pour reprendre McLuhan, « le médium n'est-il pas, en soi, le message ? » On pourrait éviter la répartie en se rabatant sur un vieux cliché qui dit qu'« il vaut mieux se tenir près des œuvres et loin des auteurs ». Mais alors une autre question surgirait : l'art est-il à ce point enivrant qu'on y perde tout sens critique ? À ceci nous répondrons que les opportunistes d'aujourd'hui auraient sans doute été ceux d'hier et que, pour cette raison, il faut faire attention à ne pas se poser maintenant en justicier. Les temps changent mais les humains si peu...

Enfin, si le peuple allemand a eu l'impression d'être trahi par le politicien Hitler, il est fort à parier que le spectateur, lui, s'est senti abusé par l'art de Leni Riefenstahl. Ainsi, oubliant qu'il avait pour un temps, l'apologie du régime hitlérien sous les yeux, il a consenti à se laisser bercer par ces images si bien choisies et tellement agencées. Donc, en conclusion, l'interrogation qui reste est la même : pourquoi faut-il admirer ou renier Leni Riefenstahl ? Si la Deuxième Guerre mondiale n'avait pas eu lieu, les films qu'elle a réalisés pour le parti nazi et pour sa célébrité, et ce, avant le conflit, seraient demeurés ceux d'une grande cinéaste dûment récompensée même à l'extérieur de l'Allemagne. Après la guerre et le dévoilement macabre des camps de concentration, son talent est devenu son handicap : parce que de succès, il n'y en avait plus, dorénavant son œuvre serait maudite.

Alice-Anne Busque
Département de littérature
Cégep Limoilou

Maurice Richard: Un héros, un film...

J'ai aimé le film. J'avais mes craintes parce que, à mon avis, trop souvent les œuvres consacrées à nos grands personnages ont raté leur coup. Les téléseries consacrées à René Lévesque, Wilfrid Laurier ou Armand Bombardier n'ont été en fait une série d'anecdotes mal arrimées les unes aux autres. En fait, trop souvent on essaie de raconter toute la vie d'un personnage de telle sorte que les œuvres demeurent superficielles, sans profondeur.

Le scénariste, Ken Scott, et le réalisateur, Charles Binamé, ont réalisé un beau travail d'abord parce qu'ils ont réussi à cerner une problématique claire: Maurice Richard a dû surmonter de nombreux obstacles pour devenir le héros légendaire de tout un peuple. La classique tragédie grecque. Ainsi, pas de scène lyrique sur son enfance, pas de fin de carrière hollywoodienne après avoir gagné une cinquième coupe Stanley de suite en 1960. Le film va droit au but, garde sa ligne directrice et se concentre sur les quelques événements qui ont contribué à construire la légende de Maurice Richard: les débuts difficiles en raison des blessures, la saison de 50 buts, le combat épique contre Bob Dill des Rangers, l'émeute de 1955.

Dès la sortie du film en novembre, les critiques étaient quasi unanimes pour dire que Roy Dupuis était Maurice Richard. Pas de surprises ici; le gars a la gueule de l'emploi et nous l'avait montré dans une « Minute du patrimoine » fort remarquée et dans une télé-série un peu décevante. Pour moi, le choc a été le jeu de Stephen McHattie qui incarne un Dick Irvin remarquable. Dans les divers ouvrages que j'ai pu lire sur le sujet, Irvin est toujours présenté comme le bouillant Irlandais prêt à tout pour gagner tant comme joueur que comme entraîneur. McHattie remplit parfaitement son mandat. Les autres comédiens sont également brillamment dirigés.

Le film ne prétend pas être une œuvre historique en ce sens qu'on ne perd pas de temps à tenter de situer l'action dans un contexte plus large. Outre deux sous-titres – un qui parle de Grande Noirceur et un autre qui rappelle la Deuxième Guerre mondiale – le reste du film tourne uniquement autour de la carrière de Maurice Richard. Pas d'allusion au contexte politique – le nom de Maurice Duplessis, l'autre héros du temps, n'est jamais mentionné – ou social. Le contexte économique est évoqué par quelques scènes de travail en usine. Malgré cette absence de références directes au contexte historique deux personnages servent à raccrocher le parcours de Maurice Richard à la société québécoise du milieu du siècle. Il y a le journaliste Paul St-Georges incarné par Benoit Girard et le barbier interprété par Rémi Girard. Le discours des deux personnages est essentiellement le même: faire changer les choses. Il s'agit là d'un habile procédé pour lier Maurice Richard à la Révolution tranquille qui se pointe à l'horizon.

Là où le film aurait pu creuser davantage est l'aspect financier du hockey du temps. On aurait aimé en savoir plus sur le salaire des joueurs. Pourquoi voit-on Maurice continuer de travailler en usine alors que sa carrière est amorcée? L'équipe est-elle en réelle difficulté financière après les longues années de récession? S'il est vrai que la plupart des équipes de sport professionnel traversent une période difficile durant les années 1930, la situation change singulièrement vers le milieu des années 1940. Les amphithéâtres se remplissent et les équipes redeviennent profitables. Cela est particulièrement vrai pour le

hockey qui, toutes proportions gardées, est le sport professionnel le plus profitable. Le discours alarmiste des propriétaires – « on arrive à peine à boucler le budget » –, des joueurs ignorants de leur réelle valeur et une presse écrite souvent directement payée par les équipes permettent aux dirigeants de maintenir les salaires des joueurs remarquablement bas pour la période. À titre comparatif, les grandes vedettes du baseball, Ted Williams et Joe Dimaggio, touchent, au début des années 1950, des salaires de 100 000 \$. Au tournant des années 1960, la plus grande vedette de la LNH, Gordie Howe, gagne à peine 20 000 \$.

Ainsi, à mon avis, la question salariale doit être considérée comme un irritant majeur dans la carrière de Maurice Richard. Le film montre le couple Richard dans un appartement presque misérable peu après leur mariage. Il est ensuite question d'achat de maison. Puis, plus rien, comme si tous les problèmes financiers étaient disparus. Comme la plupart des athlètes de son temps, Maurice Richard, durant l'été, trouvait quelques engagements qui lui permettaient d'arrondir les fins de mois. Aborder cette question, plutôt que de se concentrer sur les relations avec la belle-famille, qui à mon avis n'apportent rien au film, aurait ajouté de la profondeur au discours.

Cela dit, je partage l'enthousiasme général face à cette production. L'attention accordée aux plus petits détails en fait une œuvre complète. Nous avons là, enfin, une œuvre digne d'un personnage marquant de notre histoire.

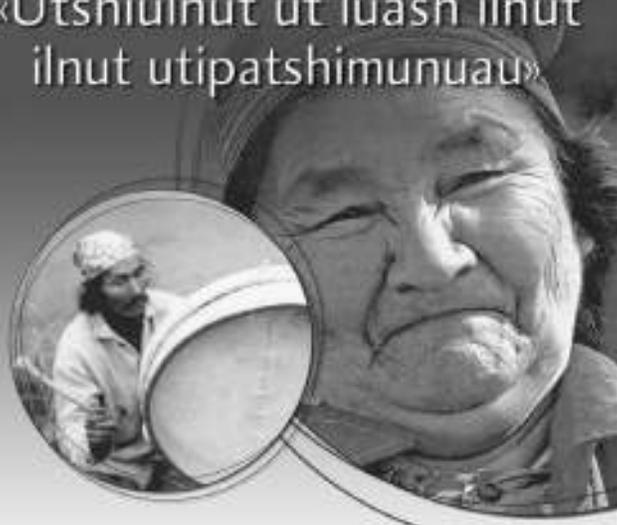
Luc Lefebvre

Cégep du Vieux Montréal



Ce printemps dans Cap-aux-Diamants

«Utshiulnut ut luash ilnut
ilnut utipatshimunuau»



Des Montagnais aux Innus
L'histoire d'un peuple

Le réseau de services de santé
CAP-AUX-DIAMANTS (418) 656-5040
revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca • capauxdiamants.org

Un aperçu historique du passe-temps national des Américains

Le baseball, 1845-2005

Le mois d'avril occupe une place de choix chez les amateurs de baseball professionnel : il marque, en effet, le début d'une nouvelle saison qui ne se clôturera qu'en octobre avec la tenue de la Série Mondiale. A l'aube de la saison 2006, plusieurs questions surgissent dans l'esprit des partisans dudit sport : Barry Bonds (Giants de San Francisco), avec ses 708 circuits en carrière, surpassera-t-il la marque historique (755) établie par le fameux Hank Aaron ? Le vieillissant lanceur Roger Clemens (Astros de Houston) continuera-t-il de mater les frappeurs adverses ? Le releveur québécois Éric Gagné (Dodgers de Los Angeles) retrouvera-t-il sa forme d'antan ? Josh Beckett et les Red Sox de Boston réussiront-ils, dans leur puissante division, à détrôner leurs grands rivaux new-yorkais ? Autant d'interrogations, pour ne nommer que celles-là, qui alimenteront les conversations des passionnés de baseball au cours des prochains mois.

Mais que faut-il savoir au juste des origines du passe-temps national des Américains ? Comment ce sport fascinant, dont le diplomate Jacques Barzun a dit qu'il fallait en connaître les rudiments pour comprendre «the heart and mind of America»¹, a-t-il évolué au fil des décennies chez nos voisins du sud ? Ce sont sur ces aspects que ce bref article, consacré avant tout à la réalité du baseball professionnel et reposant sur une charpente chronologique, entend faire la lumière.

LES DÉBUTS

N'en déplaise aux Américains, dont le riche entrepreneur Albert Spalding², le baseball est un sport d'inspiration britannique. Maints spécialistes, en fait, soutiennent qu'il dérive du rounders et du cricket, sports pratiqués par des bourgeois de Boston, de New York et de Philadelphie dès le commencement du XVIII^e siècle. Jugés trop mondains par les classes populaires, ces activités d'équipe se pratiquant avec des battes de bois et une balle périclitent toutefois au fil des décennies. Selon certains, le baseball en tant que tel serait apparu en

1839 à Cooperstown (État de New York) où Abner Doubleday, cadet de l'Académie militaire de West Point, aurait supervisé une partie dont l'organisation et le déroulement laissent à croire qu'elle aurait été la première de ce genre en Amérique du Nord³. Au dire de la plupart des observateurs, cependant, le véritable père du baseball est plutôt Alexander Cartwright : «S'il n'a pas imaginé le jeu, importé... d'outre-océan, [Cartwright] a, avant tout le monde, adapté les règles, établi la topographie de l'aire de jeu et défini à sa manière le rôle de chacun des participants»⁴. Des documents dignes de foi soulignent que la première rencontre disputée selon le bon vouloir de ce novateur se déroula sur l'île de Manhattan le 19 juin 1845⁵. Toujours est-il qu'en 1858, trois ans avant le début de la guerre civile, on dénombre approximativement 25 clubs de baseball dans la périphérie de New York, ce qui fait dire à l'historien Elliott Gorn que «New York City was the center of baseball (as it was for most sports of this era), for here men gathered in sufficient numbers to form clubs, sometimes based on occupation or social status[.] [h]ere too were large

numbers of potential spectators»⁶. La popularité du baseball ne se dément pas pendant la guerre de Sécession si l'on considère qu'il s'avère alors «the favorite sport of Civil War soldiers, north and south»⁷.

1865-1920 :

UNE PÉRIODE DE CONSOLIDATION

Les années post-guerre civile, à la faveur du développement des transports et du réseau ferroviaire en particulier, se caractérisent, d'une part, par l'expansion géographique du nouveau sport. Ainsi, des équipes ne tardent pas à poindre en divers endroits le long de la côte Atlantique et la région du Mid-Ouest est également touchée comme en fait foi la création des Red Stockings de Cincinnati, «the first avowedly all-professional team», qui, incidemment, ne connaît pas la défaite à sa première saison en 1869⁸ ! Durant cette même période, d'autre part, certaines équipes commencent à exiger des droits d'admission et verser des émoluments aux joueurs, marquant du même coup «a crucial step toward the professionalization of sports»⁹.

Après la formation d'une *National Association of Professional Baseball Players* quelques années auparavant, 1876 voit la création de la Ligue Nationale qui comprend alors les meilleures équipes de huit localités, à savoir Boston, Hartford, Philadelphie, New York, Saint-Louis, Chicago, Cincinnati et Louisville¹⁰. C'est à partir de ce moment, véritablement, que les statistiques détaillées concernant les performances des joueurs apparaissent et que la couverture journalistique du dit sport s'intensifie. Par ailleurs, la Ligue Nationale, opérant comme un

1. Scott Tribble, *Baseball*, dans Tom Pendergast et Sara Pendergast, eds., *St. James Encyclopedia of Popular Culture*, vol. I, Detroit, St. James Press, 2000, p. 180.

De dire, quant à eux, les auteurs Ken Burns et Lynn Novick : «The story of baseball is... the story of race in America, of immigration and assimilation; of the struggle between labor and management, of popular culture and advertising, of myth and the nature of heroes, villains, and buffoons» (Geoffrey C. Ward et Ken Burns, *Baseball: An Illustrated History*, New York, Alfred A. Knopf, 1994, p. xviii).

2. Celui-ci, en 1911, déclarait notamment : «Le [baseball] est notre sport national du simple fait qu'il réclame pour sa pratique du courage, de la combativité, de la vitesse, de la discipline, de la détermination, de l'énergie, de l'endurance, de l'esprit, de la sagacité, de la vigueur et de la virilité, autant de qualités qui sont typiquement américaines» (Benoît Heimermann, *Les gladiateurs du Nouveau Monde: Histoire des sports aux États-Unis*, Paris, Gallimard, 1990, p. 30).

3. *Ibid.*, pp. 29-30.

4. *Ibid.*, p. 31.

5. *Ibid.*

6. Elliott J. Gorn, *Spectator Sports*, dans Eric Foner et John A. Garraty, eds., *The Reader's Companion to American History*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1991, p. 1017.

7. Geoffrey C. Ward et Ken Burns, *op. cit.*, p. 12.

8. Benoît Heimermann, *op. cit.*, p. 34, 49.

9. Elliott J. Gorn, *Spectator Sports*, dans Eric Foner et John A. Garraty, eds., *op. cit.*, p. 1017.

10. Scott Tribble, *Baseball*, dans Tom Pendergast et Sara Pendergast, eds., *op. cit.*, p. 181.



◆◆◆
Le plus célèbre de ces héros demeure sans contredit Babe Ruth dont les exploits offensifs ne manquent pas d'être diffusés dans les journaux et par un nouveau média en plein essor: la radio
 ◆◆◆

cartel, prend rapidement les moyens pour limiter la marge de manœuvre des joueurs: la *reserve clause* de 1879, insérée dans le contrat de chaque joueur, attribue entre autres à l'employeur «the right to reserve his services for the following year, and every subsequent year, unless the player was traded, sold, or released from his contract»¹¹. Dénoncée promptement par les joueurs, cette *reserve clause* fera que les propriétaires d'équipes, à toutes fins utiles, pourront régner sur le monde du baseball organisé pendant plus de huit décennies¹².

Gagnant nettement en popularité dans les années 1880 et 1890, le baseball majeur connaît une autre étape significative en 1901 avec l'avènement de la Ligue Américaine, rivale de la Ligue Nationale¹³. Deux ans plus tard se déroule la première Série Mondiale mettant aux prises les champions de chacune de deux ligues¹⁴. Comprenant chacune huit équipes (et ce, jusqu'en 1953), ces deux ligues, incidemment, font tôt d'adopter un calendrier régulier de 154 matchs¹⁵. Le début du XX^e siècle, par ailleurs, est marqué par la construction de nombreux stades et l'engouement des jeunes Américains pour ce sport rempli de stratégie et dont les principaux héros ont notamment pour noms Ty Cobb (Tigers de Détroit), Honus Wagner (Pirates de Pittsburgh) et Walter Johnson (Senators de Washington). Fait à signaler, William Howard Taft, dès 1910, devient le premier président des États-Unis à inaugurer une saison de baseball professionnel par le lancer de la première balle, un geste subséquemment repris par d'autres

chefs de l'Exécutif¹⁶. Le baseball connaît toutefois des heures sombres en 1920 lorsqu'éclate un scandale (*Black Sox scandal*) impliquant huit joueurs des White Sox de Chicago relativement à une histoire de paris tenus à l'occasion de la Série Mondiale de l'année précédente¹⁷.

LE TOURNANT DES ANNÉES 1920

Ayant perdu de son innocence avec le dévoilement du *Black Sox scandal*, le baseball, «the quintessential American sport»¹⁸, réussit néanmoins à recouvrer son lustre au cours des «années folles», et ce, largement grâce à l'émergence de nouveaux héros parmi lesquels figurent Roger Hornsby (Cardinals de Saint-Louis) et Lou Gehrig (Yankees de New York), ce dernier étant surtout connu pour sa série de plus de 2000 parties disputées sans interruption durant la période 1925-1939¹⁹. Mais le plus célèbre de ces héros demeure sans contredit Babe Ruth dont les exploits offensifs ne manquent pas d'être diffusés dans les journaux et par un nouveau média en plein essor: la radio²⁰. De faire valoir Scott Tribble au sujet du corpulent frappeur gaucher: «With his landmark home runs and charismatic personality, Ruth triggered a renewed interest in baseball... Ruth's extravagant lifestyle... made him a national curiosity, while his flair for drama, which included promising and delivering home runs for sick children in hospitals, elevated him to heroic proportions in the public eye»²¹. Considéré par plusieurs comme «the greatest player in baseball history»²², George Herman Ruth

(1895-1948), réputé aussi pour ses talents de lanceur, débute véritablement sa carrière professionnelle avec les Red Sox de Boston en 1914 avant d'être transféré pour 120 000 \$ chez les Yankees de New York six années plus tard. C'est pour cette équipe, raflant les grands honneurs en trois occasions pendant les années 1920, qu'il cognera la majorité de ses 714 circuits en carrière, en accumulant pas moins de 60 au cours de la seule saison 1927²³. Traité jusqu'à la fin de sa vie comme une star d'Hollywood, Ruth, qui lance en quelque sorte la mode des autographes, voit également son nom associé à la promotion de nombreux produits²⁴. Gratifié en 1930 d'un salaire de 80 000 \$²⁵, le flamboyant joueur des Yankees appartient évidemment à la première cohorte de joueurs admis au Temple de la renommée du baseball (sis à Cooperstown) qui, incidemment, ouvre ses portes en 1939²⁶.

L'OUVERTURE GRADUELLE AUX AFRO-AMÉRICAINS

Si les années 1940 sont jalonnées de plusieurs événements-clés, dont la série de 56 matchs avec au moins un coup sûr de Joe DiMaggio



11. Warren Goldstein, *Baseball*, dans Eric Foner et John A. Garraty, édés., *op. cit.*, p. 86.
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*
14. Scott Tribble, *Baseball*, dans Tom Pendergast et Sara Pendergast, édés., *op. cit.*, p. 181. Opposant les Pirates de Pittsburgh (Ligue Nationale) aux Pilgrims de Boston (Ligue Américaine), cette Série Mondiale se termine par la victoire de ces derniers, lesquels alignent alors un lanceur appelé à faire parler de lui: Cy Young. (John Mehno, *The Chronicle of Baseball: A Century of Major League Action*, London, Carlton Books, 2000, pp. 16-17).
15. Elliott Shore, *Baseball*, dans Gary W. McDonogh, Robert Gregg et Cindy Wong, édés., *Encyclopedia of Contemporary American Culture*, New York, Routledge, 2001, p. 69.
16. Scott Tribble, *Baseball*, dans Tom Pendergast et Sara Pendergast, édés., *op. cit.*, p. 182. Ce sera notamment le cas de Calvin Coolidge (1925), Dwight Eisenhower (1957) et John F. Kennedy (1961) [Benoît Heimermann, *op. cit.*, pp. 146-147].
17. Scott Tribble, *Baseball*, dans Tom Pendergast et Sara Pendergast, édés., *op. cit.*, p. 182; Benoît Heimermann, *op. cit.*, pp. 74-75.
18. Elliott Shore, *Baseball*, dans Gary W. McDonogh, Robert Gregg et Cindy Wong, édés., *op. cit.*, p. 69.
19. Benoît Heimermann, *op. cit.*, p. 85.
20. Warren Goldstein, *Baseball*, dans Eric Foner et John A. Garraty, édés., *op. cit.*, p. 87.
21. Scott Tribble, *Baseball*, dans Tom Pendergast et Sara Pendergast, édés., *op. cit.*, p. 182.
22. Warren Goldstein, *Babe Ruth*, dans Eric Foner et John A. Garraty, édés., *op. cit.*, p. 960.
23. Benoît Heimermann, *op. cit.*, pp. 80-81. Pour donner une idée de la signification de l'exploit de Ruth de 1927, il convient simplement de rappeler que les meilleurs frappeurs de coups de circuit dans les deux ligues pour les saisons 1910, 1912, 1914 et 1916, par exemple, en avaient cogné respectivement 10, 14, 19 et 12... (John Mehno, *op. cit.*, p. 36, 42, 46, 52). Sa marque de 60 circuits en une saison tiendra jusqu'en 1961: Roger Maris, un autre joueur des Yankees, en frappera alors 61. Quant à ses 714 circuits en carrière, il faudra attendre l'année 1974 pour que cette marque soit battue par Hank Aaron des Braves d'Atlanta (*Ibid.*, p. 84).
24. Benoît Heimermann, *op. cit.*, p. 80, 83.
25. Fait à noter, la vedette des Yankees dispose alors «du plus gros revenu jamais consenti à un citoyen américain, président compris» (*Ibid.*, p. 85).
26. John Mehno, *op. cit.*, p. 84, 90.



(Yankees de New York) et la remarquable moyenne au bâton de 406 de Ted Williams (Red Sox de Boston) en 1941²⁷, force est d'admettre que celles-ci se démarquent avant tout par l'arrivée, en 1947, d'un premier joueur de race noire dans les ligues majeures : Jackie Robinson²⁸ (Dodgers de Brooklyn). Il faut ici rappeler que le baseball professionnel était fondamentalement jusqu'alors un sport de Blancs et que les rares athlètes de couleur ayant pu accéder à ce niveau avaient été systématiquement évincés dès la fin des années 1880. Un tel contexte ségrégationniste amena joueurs et entrepreneurs afro-américains à créer leurs propres structures, de telle sorte que le début du XX^e siècle fut caractérisé par l'éclosion de *Negro Leagues*, lesquelles atteignirent un sommet de popularité à l'époque de la Seconde Guerre mondiale²⁹.

Animé en partie par le désir de flatter un public noir de plus en plus visible dans les enceintes sportives³⁰, Branch Rickey, directeur-gérant innovateur des Dodgers de Brooklyn, est celui qui prend l'initiative après 1945 d'offrir un contrat à Jackie Robinson qui, par son talent, sa rapidité et son agressivité, devait s'avérer « one of the best second basemen who ever played the game »³¹. Bien que son protégé doit composer initialement avec les sarcasmes et les humiliations, Rickey, par son geste audacieux, contribue à hâter le déclin des *Negro Leagues* et à insuffler graduellement une mentalité nouvelle au sein des dirigeants du baseball majeur³². Tant et si bien que Jackie Robinson sera suivi, au fil des décennies,

d'une myriade d'athlètes afro-américains qui feront les délices des amateurs de baseball. Parmi eux, notons Roy Campanella (Dodgers de Brooklyn), Satchel Paige (Indians de Cleveland), Larry Doby (Indians de Cleveland), Willie Mays (Giants de New York), Ernie Banks (Cubs de Chicago), Hank Aaron (Braves de Milwaukee), Maury Wills (Dodgers de Los Angeles), Bob Gibson (Cardinals de Saint-Louis), Willie McCovey (Giants de San Francisco), Willie Stargell (Pirates de Pittsburgh), Joe Morgan (Reds de Cincinnati), André Dawson (Expos de Montréal), Eddie Murray (Orioles de Baltimore), Jim Rice (Red Sox de Boston), Rickey Henderson (A's d'Oakland), Lee Smith (Cubs de Chicago), Tony Gwynn (Padres de San Diego), Ken Griffey Jr. (Mariners de Seattle) et Barry Bonds (Pirates de Pittsburgh), pour ne nommer que ceux-là. Dans la foulée, l'année 1966 voit la venue d'un premier arbitre noir dans les ligues majeures et Frank Robinson, ex-joueur étoile des Reds de Cincinnati, devient en 1974 le premier entraîneur de couleur d'une équipe professionnelle³³.

«INGÉRENCE» TÉLÉVISUELLE ET EXPANSION GÉOGRAPHIQUE

Le passe-temps national des Américains connaît une période faste, c'est le moins qu'on puisse dire, à partir des années 1950³⁴. Alimenté par la venue d'un premier contingent d'électrisants joueurs latino-américains (le Cubain « Minnie » Minoso, le Vénézuélien Luis Aparicio, les Dominicains Juan Marichal et Felipe Alou, le Portoricain Roberto Clemente, etc.)³⁵ et d'ineffables

exploits individuels, dont le brio au monticule des lanceurs Don Larsen (Yankees de New York) et Sandy Koufax (Dodgers de Los Angeles) durant les Séries Mondiales de 1956 et 1963³⁶, cet essor du baseball majeur, correspondant grosso modo aux deux décennies suivant 1950, découle surtout de l'ascension fulgurante de la télévision. Comme le fait remarquer Warren Goldstein : « As televised baseball concentrated spectators' attention on the major leagues in the 1950s and 1960s, most of the minor leagues collapsed. The largest source of concentrated income in the game, television both fueled and shaped the business of baseball. Indoor stadiums, astroturf, divisions within leagues, the designated hitter, World Series schedules... were all due to the demands and power of television »³⁷.

Fort de son succès financier, le baseball majeur essaime en diverses régions à cette époque. Ainsi, dès 1953, les Browns de Saint-Louis et les Braves de Boston emportent respectivement leurs pénates à Baltimore et Milwaukee, tandis que les Athletics de Philadelphie déménagent à Kansas City l'année suivante³⁸. Qui plus est, l'année 1958 voit le transfert, vers la Californie, des

27. *Ibid.*, pp. 136-137. Incidemment, à sa première saison professionnelle en 1939, Williams accumule de telles statistiques offensives (moyenne au bâton de 0,327 ; 31 circuits, etc.) que certains y voient « the greatest rookie batting performance in baseball history » (Geoffrey C. Ward et Ken Burns, *op. cit.*, p. 257).

28. John Mehno, *op. cit.*, p. 126.

29. Warren Goldstein, *Baseball*, dans Eric Foner et John A. Garraty, édés., *op. cit.*, p. 87 ; Scott Tribble, *Baseball*, dans Tom Pendergast et Sara Pendergast, édés., *op. cit.*, p. 182. Fait à signaler, plusieurs étoiles du baseball professionnel, parmi lesquelles figurent Ted Williams, le redoutable frappeur Hank Greenberg (Tigers de Détroit) et l'explosif lanceur Bob Feller (Indians de Cleveland), voient leur carrière interrompue par la Seconde Guerre mondiale. À titre d'exemple, Feller, dont la balle rapide pouvait atteindre les 100 milles à l'heure, sert pendant presque quatre années dans la marine américaine (John Mehno, *op. cit.*, p. 142-143, 166).

30. Benoît Heimermann, *op. cit.*, p. 101.

31. Warren Goldstein, *Baseball*, dans Eric Foner et John A. Garraty, édés., *op. cit.*, p. 87.

32. John Mehno, *op. cit.*, p. 126. Scott Tribble affirme à cet égard que « by 1959, every team in baseball had been integrated » (Scott Tribble, *Baseball*, dans Tom Pendergast et Sara Pendergast, édés., *op. cit.*, p. 182). Pour cette raison, Rickey, aux yeux de certains, apparaît comme le « baseball's greatest revolutionary »... (Geoffrey C. Ward et Ken Burns, *op. cit.*, p. 127).

33. John Mehno, *op. cit.*, p. 180, 307, 376.

34. Elliott Shore utilise rien de moins que l'expression « golden age » pour désigner le baseball majeur des années 1950 (Elliott Shore, *Baseball*, dans Gary W. McDonogh, Robert Gregg et Cindy Wong, édés., *op. cit.*, p. 70).

35. *Ibid.* ; John Mehno, *op. cit.*, p. 217, 318 ; Geoffrey C. Ward et Ken Burns, *op. cit.*, p. 357. À ces premiers joueurs latino-américains, incidemment, se grefferont au fil des décennies d'autres joueurs appelés à faire parler d'eux : Luis Tiant (Cuba), Fernando Valenzuela (Mexique), Andres Galarraga (Venezuela), Jose Canseco (Cuba), Sammy Sosa (République dominicaine), Nomar Garciaparra (Mexique), Pedro Martinez (République dominicaine), Mariano Rivera (Panama), Carlos Delgado (Porto Rico), Manny Ramirez (République dominicaine), Ivan Rodriguez (Porto Rico), David Ortiz (République dominicaine), Vladimir Guerrero (République dominicaine), Miguel Tejada (République dominicaine) et Albert Pujols (République dominicaine), pour ne nommer que ceux-là.

36. John Mehno, *op. cit.*, p. 238, 288.

37. Warren Goldstein, *Baseball*, dans Eric Foner et John A. Garraty, édés., *op. cit.*, p. 87.

38. John Mehno, *op. cit.*, p. 216, 225, 304.



concessions des Giants de New York et des Dodgers de Brooklyn de la Ligue Nationale, lesquelles deviendront les Giants de San Francisco et les Dodgers de Los Angeles³⁹. Au dire de John Mehno, un tel transfert n'a rien de banal : « The shift to California in a sport that had previously gone no further west than [Kansas City and] St. Louis represented another major change for baseball »⁴⁰. Les années 1960, quant à elles, sont entre autres marquées par l'implantation de franchises à Houston (1962)⁴¹, Oakland (1968), San Diego (1969) et, bien sûr, Montréal (1969).

L'ÈRE MODERNE

Plusieurs traits caractérisent le baseball majeur depuis le début des années 1970. Hormis l'avènement de nouvelles dynasties (dont celle des puissants Reds de Cincinnati)⁴² et la poursuite de l'expansion géographique (établissement de concessions à Milwaukee, Arlington, Seattle et Toronto durant les années 1970, de même que Denver, Miami, Phoenix et Tampa au cours des années 1990)⁴³, l'un d'entre eux, incontestablement, s'avère la mise en place d'un système d'autonomie des joueurs, et ce, suivant un important jugement du milieu des années 1970 : « in 1975, an arbitrator ruled that the reserve clause applied for only one year and players, as 'free agents' regained their negotiating power »⁴⁴. Sur

ces entrefaites, la hausse faramineuse des salaires consentis aux joueurs devient difficile à juguler : « At the start of the [1970s], \$100,000 was the benchmark annual salary for star players. Within ten years, baseball had \$1-million-per-year players, thanks to some court victories and [Marvin] Miller's deft handling of the players' newfound freedom. Free agency changed the way the game was played forever. Pete Rose, Reggie Jackson and Catfish Hunter were among the early stars to take advantage of the system and sell their talents to the highest bidder »⁴⁵. Ce processus quasi incoercible ne s'enclenche pas sans heurts puisque de sérieux conflits de travail, mettant aux prises l'Association des joueurs et les propriétaires, perturbent les saisons 1981 et, surtout, 1994-1995⁴⁶.

En dépit de grèves, d'histoires de drogue touchant des vedettes⁴⁷ et du scandale impliquant Pete Rose à la fin des années 1980⁴⁸, le baseball, qui fait l'objet d'un nombre croissant de films⁴⁹, reste un sport fort populaire chez nos voisins du sud à la fin du XX^e siècle : « Attendance grew dramatically throughout the 1980s, as more people attended major league baseball games (over 50 million per year at the end of the decade) than at any other time in the game's history »⁵⁰. Si l'arrêt de travail de 1994 a des retombées pernicieuses à court terme, force est de constater que les

performances étincelantes des Braves d'Atlanta, l'assiduité exceptionnelle de Cal Ripken Jr.⁵¹ (Orioles de Baltimore) et les prouesses offensives de Mark McGwire⁵² (Cardinals de Saint-Louis) concourent à ramener les spectateurs dans les stades⁵³.

De quoi sera fait le XXI^e siècle ? Les récentes révélations concernant l'usage de stéroïdes viendront-elles ternir irrémédiablement le *national pastime* ? Quelles seront les dynasties des prochaines décennies ? Les Cubs de Chicago, qui n'ont pas remporté la Série Mondiale depuis 1908, connaîtront-ils enfin une saison de rêve ? Le baseball majeur fera-t-il plusieurs autres percées au plan géographique ? Quels seront les prochains records à être battus ? Il est pour le moins ardu de répondre à ces questions. On peut toutefois affirmer que le XXI^e siècle a commencé sous d'heureux auspices si l'on songe au fait que les deux dernières saisons, par exemple, ont donné lieu à des événements mémorables : les victoires en Série Mondiale des Red Sox de Boston (2004) et des White Sox de Chicago (2005), et ce, après des « disettes » de 86 et 88 ans respectivement...

Bonne saison 2006 à tous et à toutes !

Bernard Lemelin
Département d'histoire
Université Laval

39. Scott Tribble, *Baseball*, dans Tom Pendergast et Sara Pendergast, éd., *op. cit.*, p. 182.

40. John Mehno, *op. cit.*, p. 196.

41. Dès 1965, incidemment, la nouvelle formation de Houston évolue au Harris Country Domed Stadium, mieux connu sous le nom d'Astrodome, qui est alors « le plus grand stade couvert du monde » (Benoît Heimermann, *op. cit.*, p. 117).

42. La « Big Red Machine », fort d'un alignement comprenant des vedettes comme Johnny Bench, Tony Perez et George Foster, remporte en effet la Série Mondiale en 1975 et 1976, devenant ainsi « the National League's first back-to-back World Series winner since the 1921-22 New York Giants » (John Mehno, *op. cit.*, p. 384).

43. *Ibid.*, 355, 393, 508, 539.

44. Warren Goldstein, *Baseball*, dans Eric Foner et John A. Garraty, éd., *op. cit.*, p. 86.

45. John Mehno, *op. cit.*, p. 334. Marvin Miller était alors le directeur-exécutif de l'Association des joueurs, « one of the most effective labor unions in [American] history » (*Ibid.*). Fait à noter, le lanceur Kevin Brown signera en 1998, avec les Dodgers de Los Angeles, « the first \$100 million contract in sport history, averaging over \$13 million per annum » (Scott Tribble, *Baseball*, dans Tom Pendergast et Sara Pendergast, éd., *op. cit.*, p. 183).

46. John Mehno, *op. cit.*, p. 414, 486. Débutant en août 1994, ce second conflit de travail entraînera même l'annulation de la Série Mondiale de la même année (une première depuis 1903) et un léger report dans l'ouverture de la saison 1995 (*Ibid.*, pp. 516-517).

47. Parmi ces joueurs, notons Steve Howe (Dodgers de Los Angeles), Keith Hernandez (Cardinals de Saint-Louis), Tim Lincecum (Expos de Montréal)

et Dwight Gooden (Mets de New York). En 1985, une vingtaine de joueurs actifs admettent avoir consommé de la cocaïne (Geoffrey C. Ward et Ken Burns, *op. cit.*, p. 452).

48. Détenant le record du plus grand nombre de coups sûrs en carrière (4256), Rose est alors impliqué dans une histoire de paris illégaux, ce qui amène le Commissaire A. Bartlett Giamatti, en 1989, à le bannir à vie du baseball (Geoffrey C. Ward et Ken Burns, *op. cit.*, pp. 453-454).

49. Citons entre autres *The Natural* (1984) avec l'acteur Robert Redford, *Bull Durham* (1988) et *Field of Dreams* (1989) avec Kevin Costner, *Major League* (1989) avec Charlie Sheen, *The Babe* (1992) avec John Goodman, *Mr. Baseball* (1992) avec Tom Selleck et *Cobb* (1994) avec Tommy Lee Jones.

50. Warren Goldstein, *Baseball*, dans Eric Foner et John A. Garraty, éd., *op. cit.*, p. 86. Il faut dire que cette époque est marquée par des exploits hors du commun, tels la moyenne au bâton de 0,390 de George Brett (Royals de Kansas City) en 1980 et le 4000^e retrait au bâton du lanceur Nolan Ryan (Astros de Houston) en 1985 (John Mehno, *op. cit.*, p. 418-419, 452). Fait à signaler, ce même Ryan, auteur de sept matchs sans point ni coup sûr, enregistrera 5714 retraits au bâton en carrière, ce qui constitue un sommet inégalé chez les lanceurs (*Ibid.*, 506, 558).

51. En jouant dans 2632 parties consécutives entre le 30 mai 1982 et le 21 septembre 1998, Ripken éclipsa facilement la marque de 2130 établie par le légendaire Lou Gehrig (*Ibid.*, p. 522).

52. Rappelons que McGwire, en 1998, efface les records de Babe Ruth et Roger Maris au chapitre du nombre de circuits en saison régulière en catapulant alors 70 balles dans les estrades (John Mehno, *op. cit.*, pp. 538-539).

53. Scott Tribble, *Baseball*, dans Tom Pendergast et Sara Pendergast, éd., *op. cit.*, p. 183.



Le bonheur est dans le pré

Terrence Malick et les amours de John Smith et Pocahontas



Je débiterai ce commentaire sur le film Nouveau monde par une confession, je ne suis pas un incondicional de Terrence Malick. J'ajouterai que je ne conserve pas un très bon souvenir de sa dernière œuvre, La mince ligne rouge. Ceux qui connaissent les précédentes réalisations de Malick se sentiront en terrain connu en retrouvant les principales caractéristiques de ses œuvres: le rythme lent, les paysages superbes, les voix « off », les élucubrations philosophiques des protagonistes et ce qui est présenté comme la folie meurtrière des hommes. Je laisse aux spécialistes du septième art le soin d'analyser et de critiquer la technique du réalisateur. Je ne porterai mon attention que sur le volet historique.

Terrence Malick aborde la découverte du Nouveau monde, ainsi que le choc entre les Européens et les Amérindiens, par le biais de la relation entre le capitaine anglais John Smith et la fille du chef des Powhatans, la princesse Pocahontas (dont le nom, ou plutôt le surnom, n'est jamais évoqué). Le film nous présente une foule de détails précis et intéressants entourant les premiers contacts entre les deux civilisations, au moment de la fondation de Jamestown. Smith débarque bel et bien sur le continent en tant que détenu, son caractère fougueux et son ambition ayant forcé Newport à l'isoler. Le caractère improvisé de l'établissement de la colonie est bien rendu: les Anglais peinant à survivre dans le désordre et l'indiscipline, jusqu'à l'intervention providentielle des Powhatans. Malick attribue également à Smith l'instauration d'un minimum de structure et d'organisation, ce qui correspond aux dires des historiens.

Si le mode de vie des Amérindiens est traité d'une manière un peu superficielle, ils demeurent essentiellement de « bons sauvages », Malick ne manque pas de rappeler certains faits historiques concernant Pocahontas. Fille insoumise et énergique du chef, Pocahontas aurait effectivement été la préférée de son père. Promise à un valeureux guerrier (qu'on voit mourir dans le film), elle aurait bel et bien fréquenté les colons et participé à certains échanges entre les deux peuples. Toutefois, censure américaine oblige, elle semble un peu plus âgée et habillée dans le film que ce qui est rapporté par les témoignages recueillis à l'époque. Malick présente également sa rencontre avec le riche marchand de tabac John Rolfe, qu'elle épousera avant de visiter l'Angleterre sous le nom de Lady Rebecca. Le réalisateur omet cependant de préciser que Rolfe va hésiter longuement avant de consentir à cette union. Fervent croyant et pratiquant, l'Anglais aurait craint le jugement de sa communauté en épousant une Amérindienne, convertie ou non... Tous les éléments soulignés plus haut sont rendus avec des images fortes. C'est ailleurs que le bât blesse.

J'ai plus ou moins décroché lorsque le réalisateur s'attarde, très longuement, à la naissance et au développement des amours présumées entre John Smith et Pocahontas. Alors que nous savons peu de choses de cette relation, Malick choisit d'en faire le fil conducteur de toute son œuvre, réservant à ses deux amoureux le soin de nous faire partager l'essentiel de sa réflexion sur ce qu'on pourrait appeler le choc culturel. Personne ne peut affirmer que l'Anglais et la fille du chef aient eu une liaison, tout au plus sait-on par le journal de Smith qu'ils se rencontraient fréquemment. Selon certains, même le journal de Smith doit être analysé avec

prudence puisque notre aventurier aimait bien se mettre en valeur. Les plus critiques prétendent que le geste désespéré de Pocahontas pour sauver la vie de Smith au moment de sa capture ne serait que de la fabulation, Smith déformant à son avantage un rituel d'accueil des Powhatans. On accorde à Smith, dans le meilleur des cas, le rôle d'une figure paternelle et non celui de l'amant déchiré abandonnant une jeune femme anéantie. Vous comprendrez sans doute que c'est dans la représentation de cette relation fictive que mon plaisir d'historien essuie un camouflet. Mon plaisir de cinéphile, il est limité par la répétition des scènes pendant lesquelles les deux amants abandonnent leurs repères pour folâtrer dans les champs. De plus, Malick agrmente leur passion dévorante d'une suite interminable de questions sans réponse, dont le spectateur a rapidement saisi l'essentiel.

En dépit de mes réserves, *Nouveau monde* a de nombreuses qualités: les paysages sont extraordinaires, la reconstitution de Jamestown ainsi que les costumes sont convaincants, certains acteurs se démarquent (notamment Christian Bale en John Rolfe et Q'orianka Kilcher en Pocahontas) et la trame sonore est appropriée. Le film porte indéniablement la marque de Malick. Je suis cependant persuadé qu'à la fin de sa carrière, on ne s'en souviendra pas comme d'une œuvre majeure de sa filmographie.

Luc Laliberté

Professeur d'histoire

Collège François-Xavier-Garneau

CROISIÈRES
Embarquez!
Vivez l'aventure!

EXCURSION à la Grosse-Île

Départ selon votre horaire
Prix étudiant: 22,00 \$+TDS
Prix adulte: 27,50 \$+TDS

LE COUDRIER
Renseignements et réservations:
(418) 692-0107
www.croisierescoudrier.qc.ca

LES GRANDS PRIX DU CINÉMA QUÉBÉCOIS 2005

L'histoire passe au grand écran



Nouveau monde de Terrence Malick ou le mythe à l'état pur

Dans son film *Nouveau monde*, Terrence Malick nous présente sa version d'un récit qui, loin de reconstruire des faits d'une histoire vécue, glisse intégralement dans l'univers du mythe. C'est l'histoire de Pocahontas, princesse indienne, et de son amour pour un conquérant britannique, le soldat John Smith (sic!).

À première vue, le film de Malick rappelle beaucoup cette autre fresque historique livrée par Ridley Scott, *1492: Christophe Colomb*, mais à bien des égards, il est encore plus proche des films de Steven Spielberg, *La liste de Schindler* et *Amistad*, ou même du roman de Daniel Defoë, *Robinson Crusoé*, publié en 1718. C'est qu'il manipule le récit et les personnages avec la même liberté que n'importe quel bricoleur de mythes dans n'importe quelle tribu, et vient ainsi reformuler l'un des principaux mythes fondateurs de l'Occident conquérant. Il s'agit du mythe de la construction unilatérale du monde par un Occident-sujet, le mythe de l'appropriation d'un monde-objet qui inclut les autres « humains » découverts au gré de ses conquêtes. Il suffit que ce soit Robinson qui raconte « l'Histoire » pour que Vendredi soit nommé et approprié au même titre que n'importe quelle créature apprivoisée.

Dans *Nouveau monde*, on pourrait croire que l'histoire d'amour va créer un pont entre deux sociétés, deux univers. Pas du tout. La princesse semble jouer ce rôle mais en réalité, elle sera totalement avalée et digérée par le monstre occidental, jusqu'à la dernière parcelle de son âme, sans que ce dernier ne voie sa propre réalité modifiée d'un iota. C'est qu'elle est, dès le départ et par la magie du choc amoureux qu'elle vit, extraite de sa communauté, conçue comme un être individuel – à peine plus qu'un corps –, un être qui serait en quelque sorte prédestiné à être assimilé par « la civilisation ». Au même titre que n'importe quel immigrant rêvé actuel, ou n'importe quel travailleur d'une maquiladora. Dès les premières rencontres des amoureux, c'est le soldat John Smith qui enseigne sa langue à la princesse et pas l'inverse. Peu à peu, la princesse est dépouillée de tout lien avec son peuple, jusqu'à être reniée par son père, et elle traverse tous les rituels de l'assimilation: le langage, le vêtement, l'alphabétisation, le mariage, jusqu'à la présentation à la cour du roi d'Angleterre. Après le départ et la prétendue mort de Smith, c'est un autre héros britannique, John Rolfe, qui

achèvera le travail avec une patience et une grandeur d'âme qui incarnent à la perfection tout le prétendu *fair play* britannique déployé dans la construction du plus vaste empire colonial. En extrayant les dernières traces de son animalité amoureuse initiale, il complètera la métamorphose de la princesse, juste avant que la mort ne l'emporte dans cet état de grâce.

La vérité historique et ethnographique fournit l'alibi pour rassurer les fidèles que nous sommes, tout en nous trompant sur la nature du récit. On a recréé une société parfaitement fictive, où il y a un roi et une princesse, où des créatures simili-humaines poussent des cris plus souvent qu'ils ne parlent et portent à l'année longue leurs plus spectaculaires peintures de guerre, et où l'héroïne pourra même porter des bas-jarretelles dignes d'une danseuse du Crazy Horse. Peu importe, on peut y croire et c'est bien là le jeu du mythe: grand mensonge sur le plan des faits, grande vérité sur le plan de la croyance qui s'attache quand même au récit, comme dans n'importe quel acte de foi. Dans *Nouveau monde*, on entendra même les plus beaux discours servant à justifier la conquête coloniale par le rêve d'une société meilleure...

La vérité historique et ethnographique fournit l'alibi pour rassurer les fidèles que nous sommes, tout en nous trompant sur la nature du récit.

Un mythe aussi important doit être raconté à répétition et sous des versions constamment renouvelées. Spielberg l'a aussi raconté, deux fois plutôt qu'une. Dans *La liste de Schindler*, c'est toujours un sujet occidental qui mène le bal et pourra se grandir en sauvant des Juifs. Dans *Amistad*, les « humains » déclarés tels et affranchis le sont aussi par un pur effet unilatéral de la bonté du Blanc. Ils ne conquièrent pas leur liberté. Jamais n'a-t-on encore tourné une grande fresque cinématographique sur Toussaint Louverture, par exemple, ou



d'autres de ces héros noirs qui ont eux-mêmes démontré, à n'importe quel prix, leur liberté, leur humanité et leur égalité. Et pourtant, l'histoire est là...

Dans cette cosmologie occidentale, il n'y a aucune place pour des cultures ou des sociétés diverses, puisque le mythe a justement pour fonction d'effacer cette diversité. « Les autres » sont des entités collectives, des races, des ethnies, mais pas des individus ou des personnes humaines. Pour le devenir, ils n'ont qu'un choix: traverser la membrane qui les sépare de Nous, sortir de la « géographie » où nous les avons découverts pour entrer dans l'Histoire. Ils pourront alors s'insérer dans un rapport d'intersubjectivité mais s'ils choisissent de préserver leur identité et leurs liens communautaires, jamais ils ne pourront établir de lien interculturel. Toutes nos Chartes et nos Grandes Déclarations précisent fort bien les règles du jeu: des droits individuels mais aucune existence sociale, si ce n'est au sein de « la société » qui écrit les chartes.

Terrence Malick a déployé tout son talent pour réaffirmer le mythe de sa tribu mais il a manqué une belle occasion de contribuer à fonder un vrai nouveau monde.

Denis Blondin

Professeur d'anthropologie
Collège François-Xavier-Garneau

Grosse-Île

La station de quarantaine du port de Québec

Sise au milieu du fleuve Saint-Laurent et dominant l'archipel de l'Isle-aux-Grues, la Grosse-Île permet aux élèves de renouer avec un passé à la fois fascinant, tragique et méconnu. Témoin de drames humains et de scènes de dévouement exceptionnelles, l'histoire de la station de quarantaine vous touchera...

Vous apprendrez sur l'histoire de l'arrivée de millions d'immigrants au Canada via le port de Québec de même que sur les événements tragiques vécus lors de l'épidémie de typhus de 1847. Aussi, vous comprendrez les règles régissant une station de quarantaine au 19^e siècle ainsi que la vie des insulaires de l'époque.

UN PEU D'HISTOIRE...

Après 1815, au lendemain des guerres menées par Napoléon, une crise économique et sociale, de même que des épidémies de maladies infectieuses s'abattent sur l'Europe forçant ainsi des milliers d'immigrants, majoritairement des îles britanniques et de l'Irlande, à quitter leur pays et à venir s'établir au Canada. L'arrivée au port de Québec de milliers d'immigrants susceptibles de transmettre le choléra fait craindre le pire aux autorités coloniales. Celles-ci décident alors d'établir une station de quarantaine sur la Grosse-Île.

Le choix de cette île, située au large de Montmagny, comporte des avantages évidents : proximité du port de Québec, éloignement des populations locales et situation privilégiée le long du couloir maritime. De plus, la Grosse-Île est l'île la plus élevée de l'archipel, permettant ainsi aux capitaines des navires de l'apercevoir avant de devoir s'y arrêter pour l'inspection médicale.

Dès 1832, on aménage à la hâte les premières installations de quarantaine. On construit alors un hôpital et diverses installations afférentes – abris, latrines, etc. – permettant d'isoler les malades des biens-portants. Compte tenu du manque de connaissances médicales en ce qui a trait aux modes de transmission des maladies et à l'improvisation des méthodes d'accueil des immigrants, Grosse-Île parvient partiellement à répondre

à la demande puisque quelques 4 000 personnes à Québec et près de 2 000 à Montréal décèderont du choléra.

1847, UNE ANNÉE TRAGIQUE...

En 1847, lorsqu'une terrible famine s'abat sur l'Irlande à la suite de la maladie de la pomme de terre, un peu moins de 100 000 personnes, majoritairement des Irlandais, affaiblis par la malnutrition ou atteints du typhus se dirigent vers Québec. Plusieurs mourront en mer tandis que nombre de ceux qui parviendront au Canada finiront leur jour sur la Grosse-Île où 200 à 300 personnes sont enterrées chaque semaine. Au total, c'est 5 424 personnes qui seront inhumées sur le site lors de l'été 1847. Au total, 7 553 personnes seront enterrées dans les trois cimetières de l'île entre 1832 et 1937.

À la suite de cet épisode tragique, les autorités décident de diviser l'île en secteurs : un secteur pour les biens-portants – le secteur ouest –, un secteur pour les malades – le secteur est où on y érige des hôpitaux – et finalement, entre ceux deux secteurs, le village des employés de la station. Évidemment, les extrémités de ce dernier secteur seront surveillées par des gardiens afin qu'aucun immigrant ne reverse le village et risque de transmettre la maladie aux villageois de Saint-Luc-de-Grosse-Île.

UNE ÎLE AU DESTIN SINGULIER...

La station de quarantaine de la Grosse-Île se transforme progressivement, et ce, jusqu'à sa fermeture définitive en 1937. La Première Guerre mondiale de même que la crise économique de 1929 ont entraîné une baisse considérable de l'immigration, sans compter que les progrès enregistrés dans le domaine de la microbiologie et du traitement des maladies contagieuses atténuent l'importance d'une telle station de quarantaine.

On décide donc de fermer la station puisque la majorité des immigrants arrivant à bord des navires à vapeur sont en santé et ne représentent plus de risque réel d'épidémie massive. Au total, c'est plus de quatre millions d'immigrants qui arriveront au Canada par le port de Québec. Nombre de ces immigrants sont passés par la station de quarantaine avant de s'établir au pays, notamment dans

l'Ouest canadien, ou de traverser la frontière pour s'installer aux États-Unis.



LIEU DE COMMÉMORATION ET DE SOUVENIRS...

Aujourd'hui lieu historique national du Canada administré par Parcs Canada, Grosse-Île permet aux visiteurs de revivre les grandes périodes de l'histoire de l'immigration.

Pourquoi ces gens venaient au Canada? Quelles étaient les conditions à bord des navires transatlantiques? Comment ces gens étaient accueillis à Grosse-Île? De quelle façon les autorités quaranténaires travaillaient et soignaient ces immigrants? Comment vivait-on l'insularité? Voilà autant de questions auxquelles les guides répondront lors de votre visite. Également, rencontrez le surintendant de la station et l'infirmière et subissez l'inspection médicale dans l'édifice de désinfection lors de votre arrivée.

Durée de séjour suggéré:

4 h 00 (excluant les temps de traversée)

3 secteurs à visiter à pied et en train balade :

- La randonnée pédestre dans le sentier du secteur ouest vous permet d'apprendre sur le contexte d'ouverture de la station en 1832, de revivre les événements de l'année 1847, notamment avec la croix celtique, le cimetière des Irlandais et le mémorial.
- La visite de l'édifice de désinfection vous permet de comprendre l'évolution et l'apport technologique de la science médicale dans la lutte contre les maladies contagieuses. Visitez les expositions multimédias de même que les étuves, les chaudières, les douches désinfectantes ainsi que les salles d'attente.
- La visite du village et du secteur des hôpitaux en train balade permet de profiter de la beauté naturelle du site ainsi que de découvrir les mille beautés de l'archipel de l'Isle-aux-Grues. Vous entrerez, notamment dans le lazaret, un hôpital de 1847.

Jo-Anick Proulx

Coordonnateur, communications, services à la clientèle et mise en valeur du patrimoine LHNC de la Grosse-Île-et-le-Mémorial-des-Irlandais

Pour plus d'informations sur la visite:

Lieu historique national du Canada de la Grosse-Île-et-le-Mémorial-des-Irlandais
(418) 234-8841 ou 1-888-773-8888
www.pc.gc.ca/grosseile

Pour plus d'informations sur les traversées*

Croisières Le Coudrier (418) 692-0107 ou 1-888-600-5554
www.croisierescoudrier.qc.ca

* Départs quotidiens du Quai 19 du Bassin Louise du Vieux-Port de Québec

Otro mundu es posible

Après m'être rendu en Palestine en 2004 dénoncer la construction d'un second mur de la honte en délégation avec la FNEEQ, j'ai réactivé ma mobilisation en m'inscrivant comme délégué de la FNEEQ au 6^e Forum social mondial de Caracas au Vénézuéla.



Il y a des moments dans une vie qui se gravent dans une mémoire, individuelle ou collective, et dont on a la certitude qu'ils feront l'histoire. Le discours du Président du Vénézuéla Hugo Chavez le vendredi 27 janvier dans un stade de Caracas restera marqué en moi et dans la mémoire de plusieurs autres camarades. Il y a des leaders charismatiques qui réussissent à faire monter les larmes aux yeux grâce à l'espoir qu'ils laissent couler. Chavez est de ceux-là. N'ayez crainte, Chavez n'est pas parfait, loin de là. Mais la lutte qu'il a entreprise contre une partie de la « connerie » humaine mérite d'être soulignée.

La domination états-unienne des Amériques existe depuis l'instauration de la doctrine Monroe, elle s'est exprimée de manière violente et insensée à plusieurs reprises pendant la Guerre froide, et elle persiste même après l'effondrement de ce monde bipolaire dans lequel nous sommes tous nés. Les États-Unis étant désormais les seuls maîtres sur terre, deux possibilités de présent : accepter leurs règles et jouer leur jeu manichéen ou refuser l'oppression d'un système qui ne rapporte qu'à celui qui l'organise et ses sbires. Quelques-uns ont dit non, Cuba le premier. D'autres émergent, beaucoup d'entre eux en Amérique latine.

Alors qu'un vent de droite (et non de droit ou de droits...) frappe le monde occidental, notamment en Allemagne, en France, aux États-Unis d'Amérique, au Canada, au Québec, un second courant vient chauffer les pieds des États-Unis à même leur arrière cour historique. Les fils de Castro disent non au modèle plus qu'inégal proposé par le gouvernement Bush. Les Bachelet, Morales, Lula da Silva et Chavez croient qu'un autre monde est possible¹. Ils croient en la démocratie participative, puisqu'ils font confiance au jugement des hommes et des femmes qui vivent chez eux. Ils croient à un partage des terres entre les humains, au micro crédit offert aux petits cultivateurs, à l'amélioration du sort des femmes dans la société, au partage de

la richesse entre tous les citoyens. Ils croient en l'amélioration de la qualité de vie de tous les humains. Ces humanistes, ces rêveurs diront certains, refusent que 5 personnes se partagent 11 milliards de dollars en profit par année, à cause de l'exploitation de clients, de producteurs et surtout de travailleurs². Ce qu'ils proposent c'est une organisation de la société, une amélioration de l'éducation, de la santé. Chavez n'a pas beaucoup d'argent. C'est pourquoi il a entre autres instauré le programme pétrole contre médecins avec Cuba. Voilà un bel exemple de partage, d'organisation. Pendant que les paysans vénézuéliens réfléchissent à des solutions pour augmenter leur productivité dans des jardins communautaires, les États-Unis envoient des jeunes garçons se faire tuer en Irak pour y instaurer la démocratie disent-ils. Il n'y a pas de démocratie, plus de 2 000 soldats états-unis sont morts, plus de 30 000 civils irakiens et c'est loin d'être terminé. Mon dieu dans quel monde voulons-nous vivre? Que préparons-nous pour nos enfants? « Quand on sait qu'une toute petite fraction de tous ces budgets militaires à la con pourraient abreuver les humains, leur assurer un lendemain, mais l'occident s'en lave encore les mains³ ».

L'idée première du Forum social mondial et de la solution à bien des problèmes sur cette petite planète se résume à un seul mot : éducation. Au Forum, les gens étaient là pour échanger, partager des connaissances, des expériences, des idées. Alors que trop souvent on censure, on désinforme. Ce qui laisse les gens dans l'ignorance, et ce qui permet aux grands de ce monde de faire ce qu'ils veulent. L'éducation permet d'espérer qu'un autre monde est possible. Par exemple, j'habite tout juste à côté du comté de Louis-St-Laurent, dans lequel la ministre conservatrice Josée Verner a été élue le 23 janvier dernier. Les citoyens éduqués de chez nous disaient : elle va être élue, elle va apporter du changement, c'est une bonne personne. Qui s'est renseigné

sur le programme du parti conservateur avant d'affirmer de telles choses? Qui est réellement éduqué? Quel rôle jouons nous sincèrement dans ce système d'éducation?

Alors qu'on représentait la FNEEQ au Forum social mondial, qu'on côtoyait des Vénézuéliens qui résistaient à la vie en luttant pour que les revenus des ressources soient partagés, des paysans boliviens quetchua qui souhaitaient que Morales soit un digne représentant de ce qu'il est, nous élisions à la première journée du Forum un gouvernement conservateur. Nous avons l'impression d'être des activistes de gauche en exil... Au fond, j'étais heureux de ne pas être face à face avec l'immuable Bernard Derome pour l'entendre réciter son apophtegme.

APARTÉ

À notre arrivée à l'aéroport Newark au New Jersey en transit vers Montréal, en passant les douanes états-uniennes, le douanier me demande ce que je suis allé faire à Caracas. Comme je suis un gars honnête, je lui dis que je reviens du Forum social mondial. Il me regarde et me répète : social? Je dis oui, le Forum social mondial, et j'explique un peu ce que c'était et qui nous étions. Et là je constate que ça ne fait pas vraiment son affaire. Il me demande alors : êtes-vous un socialiste? C'est alors que je me suis imaginé comparaître devant le sénateur Mccarthy et devoir justifier que je ne suis pas un espion à la solde des Soviétiques venu aux États-Unis corrompre la pure société aux idées de Marx. Je réponds alors au douanier : non, je ne suis pas socialiste.

Viva el socialismo !!

Hugo Chavez, 27 janvier 2006

Mario Lussier

Cégep de Lévis-Lauzon
« Fervent néo-libéral »



1. *Un autre monde est possible* est le slogan du Forum social mondial.

2. Nous faisons ici référence à la compagnie Wal-Mart.

3. 8 secondes, *La grand-messe*, Les Cowboys fringants, 2004.



INVITATION au 11^e congrès de l'APHCQ

- On vous attend au pré-congrès
LE 31 MAI PROCHAIN
Au bar Cobalt
(station Square-Victoria)
- Soyez des nôtres au congrès
LES 1^{er} ET 2 JUIN
Au cégep du Vieux Montréal
(station Berri-UQAM)

BULLETIN SPÉCIAL
11^e CONGRÈS

APHCQ

Association des professeures et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

Cégep du Vieux Montréal
31 mai, 1^{er} et 2 juin 2006

Le concept de l'Occident : bilan et perspectives



Conférence d'ouverture par Yvan Lamonde :
« L'histoire de quel Occident
dans quel Québec ? »

La Direction et le personnel du Cégep du Vieux Montréal sont heureux d'accueillir le 11^e congrès de l'Association des professeures et professeurs des collèges du Québec. Ce genre d'activités s'inscrit parfaitement dans le projet éducatif du Cégep du Vieux Montréal en ce sens qu'il permet le perfectionnement d'enseignants qui sont chargés de former des individus compétents mais aussi polyvalents, capables de pensée critique et d'engagement social.

En permettant aux étudiants de mieux saisir leur environnement culturel, géographique et social tout en leur faisant découvrir leurs racines lointaines et plus proches, nous croyons que les professeurs d'histoire contribuent à définir le Cégep comme un lieu exceptionnel d'éveil au savoir et à la culture sous toutes ses formes.

Nous tenons à souligner le travail efficace des organisateurs du congrès. Provenant de trois collèges différents, ils ont su coordonner leurs efforts afin d'assurer que la rencontre offre aux membres un perfectionnement pertinent tout en permettant un échange d'idées fécond. Nous espérons que le Congrès répondra à vos attentes et que vous apprécierez votre séjour au Cégep du Vieux Montréal.

Il ne me reste qu'à vous souhaitez, à toutes et à tous, un excellent congrès.

Murielle Lanciault
Directrice des études

 Cégep du
Vieux Montréal

Mot de la directrice des études du Cégep du Vieux Montréal



Au nom des membres du comité organisateur du congrès 2006 de l'APHCQ et en mon nom, je voudrais vous inviter à participer au 11^e congrès de l'APHCQ dont vous trouverez le programme dans les prochaines pages. Au départ prévu pour le printemps 2005, ce congrès avait dû être annulé à la suite des grèves étudiantes de 2005. Nous avons, pour compenser, ajouté à l'automne un colloque qui fut, somme toute, un succès.



C'est en quelque sorte un retour sur près de 14 ans de pratique pédagogique dans le cadre du cours d'Initiation à l'histoire de la civilisation occidentale auquel nous invitent les personnes qui ont travaillé pendant deux ans sur les activités du congrès.

Prenez donc connaissance de son contenu et vous verrez qu'encore

une fois, le congrès de l'APHCQ est un incontournable pour ceux et celles qui s'intéressent à l'enseignement de l'histoire au collégial.

Espérant pouvoir compter sur votre présence les 31 mai, 1^{er} et 2 juin prochain au Cégep du Vieux Montréal, je vous souhaite une bonne fin de session.

J.-Louis Vallée
Président de l'APHCQ

Mot du président de l'APHCQ



Léon Debien © Le Québec en images CCDMD

L'hôtel Rodrigue et le magasin Bauford situés sur la rue principale, qui en 1910, est de terre battue avec des trottoirs en bois.

Pour notre congrès de l'année 2006, des professeurs d'histoire des collèges de Bois-de-Boulogne, de Brébeuf, de Gérard-Godin et du Vieux Montréal ont uni leurs efforts afin de vous offrir un congrès qui saura, nous l'espérons, susciter votre intérêt. C'est dans le cadre très urbain du quartier latin de Montréal que se déroulera le congrès, les 1^{er} et 2 juin prochains, précédé d'un pré-congrès le 31 mai au cours duquel nous vous convions à un 5 à 7 jazzé au bar Le Cobalt, au cœur du Vieux-Montréal.

Nous avons retenu le thème de l'histoire de la civilisation occidentale comme élément central de notre congrès. Après plusieurs années de prestation du cours de civilisation occidentale et quelques années après la révision du programme de sciences humaines, où en sommes-nous? Quels sont les nouveaux courants historiographiques concernant les différentes périodes de l'histoire de l'Occident? Qu'en est-il du concept même d'Occident? Peut-on enseigner l'histoire de la civilisation occidentale de la même manière en 2006 que nous le faisons en 1991, au moment où le cours devenait obligatoire? Toutes ces questions nous interpellent tant au plan des contenus qu'au niveau strictement didactique ou pédagogique.

Le choix des conférenciers a donc été dicté par ces préoccupations et le conférencier d'ouverture, monsieur Yvan Lamonde, devrait certainement lancer avec brio la réflexion entourant le thème choisi. Par ailleurs, nous avons jugé important de laisser une voix à nos collègues en organisant une table ronde sur le cours d'histoire de la civilisation occidentale. À toutes ces activités, viendront évidemment se greffer des aspects plus festifs, comme notre traditionnel banquet qui se tiendra à l'Hôtel Delta Centre-ville.

Nous espérons que vous serez nombreux à venir réfléchir avec nous à ce qui constitue une partie fort importante de notre enseignement de l'histoire. Nous vous attendons donc les 31 mai, 1^{er} et 2 juin 2006 au « Vieux »!

Le comité organisateur

Marco Machabée, *collège Bois-de-Boulogne*

Bernard Olivier, *collège Brébeuf*

Nicolas-Hugo Chebin, *cégep Gérard-Godin*

Michael Rutherford, *cégep Gérard-Godin*

Danielle Nepveu, *cégep Gérard-Godin*

Caroline Aubin-Desroches,

Cégep du Vieux Montréal

Geneviève Tremblay, *étudiante-stagiaire*

au Cégep du Vieux Montréal

Mercredi 30 mai

(pré-congrès)

Le comité organisateur du 11^e congrès de l'APHCQ vous convie à un 5 à 7 pour le pré-congrès dans l'atmosphère jazzée du Cobalt, un resto de type lounge situé dans le magnifique décor du Vieux-Montréal. Un trio jazz assurera l'ambiance musicale alors que nous vous retrouverons avec joie autour de tapas.



312, rue St-Paul Ouest / Téléphone: (514) 842-2950
Vous trouverez une carte géographique de ce site à la dernière page de ce cahier spécial.

Pour ceux et celles d'entre-vous qui ont le temps durant l'après-midi, nous vous suggérons quelques visites de musées qui sont situés à deux pas de notre lieu de rendez-vous. En premier lieu, le Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Pointe-à-Callière, vous propose son exposition Japon, une halte fascinante sur le Japon préhistorique. Ou encore, le Centre d'histoire de Montréal présente une exposition intitulée *Jeannot... et les parcs*. Les parcs de Montréal en photos 1953-1963.

Jeudi 1^{er} juin

8h30 à 9h30 **Accueil et inscription des participants, café et muffins**

9h30 à 10h45 **Conférence d'ouverture**
«L'histoire de quel Occident dans quel Québec?»
(Yvan Lamonde, Université McGill)
Bibliothèque (7^e étage)

10h45 à 11h15 **Salon des exposants**
Agora A3.79

11h15 à 12h30 **Atelier 1**

1A *«Le Moyen Âge a-t-il connu la démocratie?»*
(Michel Hébert, Université du Québec à Montréal)
Salle 4.60

1B *«L'enseignement de l'Antiquité au collégial.»*
(Hélène Leclerc, Université du Québec à Montréal et Université Concordia)
Salle 4.61

Programme des activités

12h30 à 14h45 **Dîner, assemblée générale**
Café du personnel A4.79

14h45 à 15h00 **Salon des exposants**
Agora A3.79

15h00 à 16h15 **Atelier 2**

2A *«Portrait de l'enseignement de l'histoire au secondaire et de la formation universitaire des enseignants en Histoire.»*

(Marc-André Éthier, Université de Montréal)
Salle 4.60

2B *«Enseigner l'histoire occidentale sans euro-centrisme.»*

(Serge Granger, Université de Sherbrooke)
Salle 4.61

16h30 à 17h00 **Salon des exposants**
Agora A3.79

17h00 à 18h40 **Vin d'honneur et lancement**

19h00 **Banquet**

Plaza Hôtel Centre-ville
Salle Van Gogh
505, rue Sherbrooke Est (coin Berri)
(514) 842-8581

Vendredi 2 juin

9h00 à 9h30 **Accueil, café**

9h30 à 10h45 **Atelier 3**

3A *«Le Moyen Âge et la civilisation occidentale.»*

(Pietro Boglioni, Université de Montréal)
Salle 4.60

3B *«Science, technologie et histoire des civilisations.»*

(Yves Gingras, Université du Québec à Montréal)
Salle 4.61

10h45 à 11h00 **Salon des exposants**
Agora A3.79

11h00 à 13h00 **Table ronde**
Agora A3.79

13h00 **Dîner libre sur la rue St-Denis**

Cégep du Vieux Montréal
31 mai, 1^{er} et 2 juin 2006

Jeudi 1^{er} juin

Conférence d'ouverture

« L'histoire de quel Occident dans quel Québec? »

Yvan Lamonde

Université McGill

La situation du Québec à proximité des États-Unis, qui symbolisent aujourd'hui l'Occident, devrait permettre de faire une lecture québécoise du passé, du présent et de l'avenir immédiat de l'Occident. De quel Occident parle-t-on, de quel Québec? Quelles incidences cette lecture a-t-elle sur l'enseignement de l'histoire occidentale tel qu'il existe aujourd'hui au CEGEP? La conférence explorera les facteurs susceptibles de mener à des ajustements administratifs sinon intellectuels de ce cours, et de son rapport au cours d'histoire nationale.

Vue partielle de l'hôtel de ville de Montréal à partir d'un des escaliers qui mènent au champs de Mars.



Denis Chabot © Le Québec en images, CCDMD

Cégep du Vieux Montréal
31 mai, 1^{er} et 2 juin 2006

Présentation des conférences



Jean-Claude Dufresne © Le Québec en images, CCDMD

Hôtel de ville de Montréal.

Atelier I

1A « Le Moyen Âge a-t-il connu la démocratie? »

Michel Hébert

Université du Québec à Montréal

Nous sommes habitués d'entendre que la démocratie moderne est issue de l'héritage grec repris au XVIII^e siècle par le mouvement des Lumières et des grandes Révolutions américaine et française. À cette tradition s'opposerait un Moyen Âge de théocratie, de droit divin, d'absolutisme des pouvoirs féodaux puis royaux. Pourtant on observe à tous les niveaux de l'organisation sociale et politique du Moyen Âge des idées et des pratiques tout à fait modernes: élections, votes, partis politiques, parlements, souveraineté du peuple même. Où se trouve la vérité? Cette conférence tentera de mettre en valeur la contribution des clercs, des bourgeois, des intellectuels et même des paysans du Moyen Âge au développement dans la très longue durée des idées et des pratiques de nos démocraties occidentales modernes. On y conclura par cette phrase du philosophe John Ralston Saul, « La démocratie est une phrase dont le vote n'est que la ponctuation ».

11^e congrès de l'APHCQ

1B « L'enseignement de l'antiquité au niveau collégial. »

Hélène Leclerc

Université du Québec à Montréal
et Université Concordia

L'Antiquité a vu naître trois berceaux de notre civilisation occidentale : la Grèce, Rome et la Judée. La pertinence de l'antiquité ne passera donc pas : c'est la clé qui donne accès à notre héritage socioculturel. Il faut développer l'esprit critique devant les lieux communs et les « foutaises » que nous présentent le cinéma et la télévision d'Hollywood.

L'histoire repose sur des concepts du XIX^e siècle. Ces fondations sont maintenant chancelantes, car les historiens reconnaissent que l'histoire a été européenocentrique, impérialiste et colonialiste. Bref, tout est à refaire en histoire de l'antiquité. Chaque génération d'historiens pose de nouvelles questions pour mieux comprendre le présent. Il a fallu par exemple le féminisme pour que les historiens se penchent sur la voix des femmes. « L'histoire des mentalités » puis « l'histoire culturelle » ont écouté celle des enfants, du « petit peuple », et étudié certains traits de culture comme l'alphabétisation, la nourriture ou la vie sexuelle... Le phénomène de la mondialisation explique-t-il le désintérêt pour les centres du pouvoir au profit des zones périphériques? Depuis 30 ans, l'anthropologie nous permet d'établir des parallèles avec des cultures qui ressemblent davantage aux sociétés anciennes qu'à la nôtre.

L'architecture de l'Hôtel de ville de Montréal est grandement influencée par l'art greco-romain.



Présentation des conférences

**Cégep du Vieux Montréal
31 mai, 1^{er} et 2 juin 2006**

Atelier 2

2A « Portrait de l'enseignement de l'histoire au secondaire et de la formation universitaire des enseignants en Histoire. »

Marc-André Éthier

Université de Montréal

La conférence portera sur les contenus et les exigences du nouveau programme d'enseignement de l'histoire au secondaire ainsi que sur l'usage de l'histoire à des fins d'éducation à la citoyenneté. Le conférencier nous livrera également quelques résultats préliminaires sur une étude menée auprès d'étudiants du secondaire à propos de leur conscience citoyenne. Finalement, on tracera un portrait des différentes voies universitaires d'accès à la « profession » au secondaire (baccalauréats 4 ans, passerelles, maîtrise qualifiante, baccalauréat/maîtrise) et les types de formation (initiale ou continue) des maîtres du collégial (certificats, stages et maîtrises).

2B « Enseigner l'histoire occidentale sans euro-centrisme. »

Serge Granger

Université de Sherbrooke

L'enseignement de l'histoire occidentale est-elle pertinente en cette période de mondialisation? Est-il encore possible d'enseigner l'histoire du Nous versus les Autres? Favorise-t-on une dichotomie simpliste de l'histoire de l'humanité en accentuant cette vision du monde? Est-il possible d'enseigner l'histoire occidentale sans tomber dans l'euro-centrisme?

Cette conférence propose une réflexion sur l'enseignement de l'histoire occidentale et désire mettre en relief les pièges de l'euro-centrisme qui accompagnent cette discipline. Elle souligne également les défis que pose le référent occidental devant des classes multiculturelles.

Vendredi 2 juin

Atelier 3

3A « Le Moyen Âge et la civilisation occidentale. »

Pietro Boglioni

Université de Montréal

Le Moyen Âge reste une période incontournable, même pour un jeune québécois d'aujourd'hui. Reste en effet toujours essentiel l'apport politique du Moyen Âge à la constitution de l'Occident : la naissance de l'Europe et des États qui la composent, le fossé creusé entre l'Occident et l'Islam, entre l'Occident latin et l'Occident de matrice byzantine. Mais il faut élargir la présentation du Moyen Âge à des thèmes qui débordent le politique : thèmes d'histoire des mentalités, tels que la naissance de l'antisémitisme, la perception de l'homosexualité, du suicide, du rôle de la femme ; thèmes d'histoire culturelle, tels que la naissance des langues européennes et l'émergence du catholicisme, création médiévale. Il faut surtout faire un effort pédagogique, lié à notre situation, pour détecter la persistance insoupçonnée du « substrat médiéval » dans notre vie et notre culture, ancienne et actuelle : de l'onomastique à la toponymie, de l'architecture néo-gothique au régime seigneurial, de la paroisse rurale au folklore.

Groupe de jeunes gens devant l'entrée du pont de l'île du Seigneur en 1948.



© Le Québec en images, CCDMD

Cégep du Vieux Montréal
31 mai, 1^{er} et 2 juin 2006

Présentation des conférences

3B « Science, technologie et histoire des civilisations. »

Yves Gingras

Université du Québec à Montréal, membre du CIRST et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en histoire et sociologie des sciences

Pour des raisons à la fois institutionnelles et conceptuelles, les sciences et les technologies sont souvent perçues comme étant hors de l'histoire. Le réflexe des historiens est de chercher des causes sociales, économiques, politiques et idéologiques (religions incluses) aux grands changements mais d'exclure a priori l'idée que les sciences et les technologies peuvent en fait être un moteur de changement social. Cet exposé propose une réflexion sur les causes de l'invisibilité des sciences et des technologies dans les grands récits historiques et sur la place à accorder à ces facteurs sans tomber dans le déterminisme technologique.

Table ronde

Réflexions sur le cours d'histoire de la civilisation occidentale.

Animatrice : Danielle Nepveu

Cégep Gérard-Godin

Cette table ronde réunira quelques enseignants en histoire du réseau collégial qui partageront avec l'auditoire leurs réflexions sur le cours d'histoire de la civilisation occidentale et, plus spécifiquement, sur le contenu des conférences auxquelles ils auront assisté pendant le congrès. Ils feront part également de leur conception de l'enseignement de l'histoire occidentale dans le contexte du programme révisé de sciences humaines. Après un court exposé de chacun des participants, l'animatrice amènera l'auditoire à échanger sur toutes ces questions.

11^e congrès de l'APHCQ

Hébergement

Suggestions:

Couette et Café Cherrier
522, rue Cherrier
(514) 982-6848
entre 70 \$ et 95 \$

Rayon Vert
4373, rue Saint-Hubert
(514) 524-6774
3 chambres
87 \$

B & B du Parc
1308, rue Sherbrooke
(514) 528-1308
5 chambres
entre 85 \$ et 135 \$

Au Piano Blanc
4440, rue Berri
(514) 527-3421
5 chambres
entre 65 \$ et 100 \$

Hôtel Plaza Centre-ville Montréal,
505, rue Sherbrooke Est
(514) 842-8581 ou 1-800-561-4644
149 \$ (chambre avec 1 ou 2 lits)



**Accès au
Cégep du Vieux Montréal**

Cobalt

Café • Resto • Lounge

312, rue St-Paul Ouest
(514) 842-2950



**Accès au
bar Cobalt**

Note: Une carte complète du Métro de Montréal est présentée au dos du numéro du printemps du Bulletin de l'APHCQ.